

NOVEMBRE 2013

**T H E  
F O O L  
O  N  
T H E  
H I L L**

## ÉDITORIAL

J'ai commencé ce fameux «édito» sur la nappe d'un bar sympa, autour d'un brunch vacancier mérité. Évidemment, je n'avais encore jamais écrit d'édito, évidemment, je ne savais pas trop quoi dire... Rassure-toi, je vais éviter de te raconter notre «topo» habituel, celui que nous racontons à tous ceux qui nous demandent : «Mais au fait, c'est quoi ce journal?» Simple rappel des faits : Manon Revel lance l'idée et, après plusieurs déconvenues et une équipe qui se réduisait comme une peau de chagrin, elle est parvenue à publier le premier numéro de *The Fool On The Hill*, en mai dernier. Si tu ne l'as pas lu, tu peux encore te rattraper en nous le demandant et surtout en lisant ce qui va suivre!

Bref, ce n'est pas facile facile d'écrire cet édito. Je vais faire ce que je peux. Alors. Au menu du jour (ou plutôt du mois), en entrée, «vie du lycée», en plat principal, sciences et cinéma, en dessert, littérature et jeux, et plein de petits trucs entre. Le lien entre tout ça et le lycée? Le lycéen! Dans ce journal, tu pourras trouver de tout, pourvu qu'un lycéen parmi nous ait voulu en parler. Et je dis bien «voulu». Car ce journal est par principe basé sur le volontariat. Nous ne sommes pas trop du genre tyrannique au point d'imposer les sujets d'articles (quoique...). Donc, vous nous proposez vos illuminations, nous les acceptons (ou refusons), vous écrivez – et plus vite que ça s'il vous plaît – et nous publions. Quoi de plus simple?

Pourquoi *The Fool On The Hill*, ou plus simplement *The Fool* (c'est son petit nom)? «Pourquoi ce titre en anglais et pas en bosniaque, en malgache ou en portugais?» Parce que nous sommes sur une colline, que nous aimons les Beatles et que les Beatles chantaient en anglais... Désolés, nous n'avons pas trouvé mieux...

En attendant, si quelque chose te déplaît dans ce que tu auras lu, que tu n'y trouves pas ce que tu veux, nous sommes vraiment ouverts à toutes tes remarques et autres commentaires, qu'ils soient élogieux ou critiques. Alors n'hésite pas à faire entendre ta voix par le biais de notre page Facebook, par mail ou en nous envoyant une jolie carte postale.

Prochain rendez-vous après les vacances de Noël (tu l'auras compris, un numéro après chaque période de vacances) et, d'ici là, nous te recommandons vivement d'aller faire un tour sur notre site!

Corten Pérez Houis

## DANS LES COULISSES DU LYCÉE

En général, le lycée Henri IV est associé à l'idée d'un établissement scolaire prestigieux, mais concrètement c'est aussi 2800 élèves, 300 professeurs, 82 agents administratifs et territoriaux, et 35 000 m<sup>2</sup>. La gestion d'un établissement comme celui-ci est donc loin de se restreindre au domaine scolaire. Ainsi, sans vouloir affoler les foules, le lycée rencontre de graves problèmes, essentiellement dus au caractère ancien des bâtiments : murs fissurés (voire en train de s'affaisser sous la salle des Génovéfains), colonnes porteuses lézardées, sans parler de la coupole qui surmonte le CDI où un charmant filet blanc nous rappelle la fragilité des murs qui nous entourent. Le lycée étant classé Monument historique, les travaux demandent l'intervention d'experts en amont pour ne pas défigurer les lieux, ce qui explique que leur coût s'élève – uniquement pour la coupole – à plus de 2 millions d'euros. Nul besoin de vous expliquer que les collectivités, en ces temps d'allégresse et de croissance économique, ne sont pas prêtes de mettre une telle somme sur la table... Que ce soit l'intervention urgente pour réparer les canalisations de l'infirmerie (des tuyaux dont la pente n'est pas dans le bon sens, ça n'a jamais facilité l'écoulement...) ou la mise en conformité du système d'alarme incendie, le lycée s'est retrouvé dans l'obligation de prendre en charge sur ses fonds propres des travaux « qui relevaient du propriétaire » (ce dernier n'étant pas très pressé de rembourser).

Dans le même temps, tandis que les élèves et les parents continuaient à se déchaîner sur le sujet polémique du réfectoire en cherchant désespérément une solution concrétisable pour réduire le temps d'attente à l'entrée de la cantine, l'administration s'est rendue compte (une fois encore) que de lourds travaux s'imposaient. À l'exception de ce nouveau système pour déposer les plateaux en sortant, personne n'a pu juger de l'ampleur du discret bouleversement. Faute de place, les différentes infrastructures sont réparties sur deux étages. Cette séparation spatiale des activités implique la présence d'un réseau complexe d'ascenseurs pour faire monter à notre étage les plateaux et couverts prêts à l'emploi. Mais ces ascenseurs, vieux de quinze ans et surmenés depuis leur mise en place, menaçaient de rendre l'âme à chaque instant, si bien que les demi-pensionnaires durent manger dans des assiettes en plastique à plusieurs reprises. Sans que cela fût visible, nous avons risqué une fermeture pure et simple de la cantine. Malgré l'urgence manifeste, la région refusait catégoriquement de payer pour ces travaux. Après d'âpres négociations, ceux-ci furent tout de même effectués l'été dernier, le lycée avançant en

partie les dépenses des collectivités sur ses fonds propres, le tout pour un total de 240 000 €. Outre les ascenseurs, cette rénovation a permis de remplacer les machines à laver qui reposent maintenant sur une technologie dernier cri – de l'aveu d'un responsable de l'administration lors d'une réunion : « jusque-là, c'est vrai que les deux cents dernières assiettes étaient lavées avec de l'eau sale ». Comme vous avez pu le constater, le nouveau système n'est pas encore tout à fait au point ; à la décharge des agents de service, les travaux ont été terminés la veille de la rentrée. De plus, ce système s'avère être ultrasensible : il suffit au personnel d'ouvrir la porte d'accès pour qu'il se bloque « par sécurité », ce qui explique les arrêts incessants qui ont rythmé ce début d'année.

Le lycée a utilisé son propre budget pour répondre aux besoins de première nécessité, alors que les collectivités n'ont toujours pas remboursé ces dépenses qui sont pourtant de leur ressort. Ainsi, alors que la poursuite des travaux – notamment les réparations du réseau électrique dont l'état demeure une aberration au vu des normes en vigueur – devient pressante, l'administration est confrontée à une situation pénible : le lycée a besoin de plus de 280 000 € pour assurer les dépenses de fonctionnement de base, mais le fonds de roulement de son budget s'élève aujourd'hui à seulement 270 000 €. Si on ajoute le fait que la loi l'empêche de dépenser l'intégralité de cette somme pour conserver une réserve d'une année sur l'autre, la situation financière du lycée s'avère extrêmement préoccupante. En théorie, d'un point de vue strictement comptable, le lycée devrait fermer ses portes avant la fin de l'année civile. Alors, *Shutdown* à Henri IV ?

Ce n'est pas parce que nous prétendons participer à un journal que nous devons de faire nôtres tous les travers de la presse, particulièrement suivant cette tendance très à la mode de traiter l'information comme un produit marchand qui permettrait de faire vendre un maximum d'exemplaires. Soulignons donc qu'il est très peu probable que les élèves se retrouvent à la porte. Les retombées médiatiques seraient bien trop importantes. Mais c'est précisément là que se situe la principale difficulté : si les collectivités décident pour une fois d'assumer leurs fonctions, ce ne serait que pour un « bricolage » visant à repousser encore un peu plus le moment où il faudra résoudre les problèmes de fond auxquels le lycée doit faire face. Admettez que, quoi qu'on dise, l'analogie avec la situation américaine est tentante...

Vous pouvez suivre l'évolution de la situation sur le site du journal, en attendant notre prochain numéro. AL

## LES NATIONS UNIES PARLENT À HENRI IV !

« Participez et soyez attentifs au monde autour de vous ! » Voici le message de la directrice de l'Unesco, Irina Bokova, à tous les élèves du lycée Henri IV. Dans un entretien exclusif avec *The Fool* à l'occasion du 8<sup>e</sup> Forum de la jeunesse qui s'est déroulé du 29 au 31 octobre à Paris, cette Bulgare énergique, cheveux mi-longs grisonnants, tailleur rouge, a répondu à nos questions après avoir assisté à la première journée du Forum. Elle était pressée par son emploi du temps, mais elle a tenu à nous accorder quelques minutes pour s'adresser à Henri IV : « Nous devons tous faire attention à ce qui se passe autour de nous. Le monde est tellement interconnecté, nous commençons vraiment à réaliser que nous faisons tous partie d'une même grande famille humaine. Il est très important que les jeunes s'intéressent au monde qui les entoure et qu'ils fassent l'effort d'y prendre part. »

Kezaco l'Unesco ? La réponse en 5 minutes chrono.

### *Qu'est-ce que l'Unesco ?*

Pas besoin d'aller à New York ou Genève pour découvrir les Nations unies ! L'Organisation des Nations unies pour l'éducation, la science et la culture – l'Unesco donc – est basée ici, à Paris, près de la tour Eiffel.

Bien qu'elle soit surtout connue pour ses 981 sites de patrimoine culturel mondial, son rôle est de contribuer au maintien de la paix grâce à la collaboration entre les nations. Ainsi, par exemple, l'Unesco incite les États du monde entier à développer des actions pour que chaque être humain reçoive une éducation de qualité.

### *Qu'est-ce que le Forum de la jeunesse ?*

Il a lieu lors de la conférence générale de l'Unesco qui se déroule tous les deux ans et au cours de laquelle tous les États membres se réunissent pour décider des programmes d'action en matière d'éducation, de recherche scientifique et de protection culturelle. Ce Forum de la jeunesse permet de faire entendre la voix des jeunes. Âgés de 25 ans maximum, des représentants des 195 pays membres envoient des « recommandations » à la conférence générale, des sortes de propositions pour résoudre les problèmes auxquels ils sont confrontés dans leur pays d'origine.

### *Quel intérêt à y participer ?*

Ce 8<sup>e</sup> Forum de la jeunesse avait pour thème « Jeunesse et inclusion sociale : engagement civique, dialogue et développement des capacités ». Pour la première fois, quinze projets de jeunes favorisant une dynamique sociale, que ce soit à une échelle régionale,

nationale ou continentale, ont été sélectionnés par les représentants présents au Forum et ont reçu le label du « 8<sup>e</sup> Forum de la jeunesse de l'Unesco » qui va faciliter leur financement et leur réalisation.

### *Qu'est-ce que ces jeunes veulent accomplir ?*

Pour mieux comprendre les ambitions des représentants présents au Forum, nous avons interviewé deux d'entre eux. Leur but commun : pousser les dirigeants de leur pays à écouter la jeunesse ! Ashish, représentant l'Inde, propose l'élaboration de solutions régionales spécifiques au problème de l'éducation. « Partout dans le monde, la jeunesse n'est pas assez impliquée dans les processus décisionnels. Mais les solutions à ce problème ne peuvent pas être les mêmes pour l'Inde et pour d'autres régions. Il faut vraiment y développer l'éducation pour que la population sache comment participer à l'évolution de son pays. » Nous avons aussi parlé à Amre, représentant la Turquie : « Je me concentre sur un financement européen d'ONG pour la jeunesse. Je travaille au service d'une ONG qui organise des conférences pour la paix destinées aux jeunes. Nous avons besoin du soutien de l'Unesco afin de financer nos projets. » Pour Ashish et Amre, le soutien de l'Unesco permettrait de faire pression sur leurs gouvernements et de réaliser leurs projets d'intégration de la jeunesse.

### *Quelles stars à Paris ?*

Nous avons notamment parlé à Nick D'Aloisio, jeune génie de l'informatique, multimillionnaire à 18 ans ! En mars dernier, sa création, Summly, une application conçue pour résumer des textes à l'aide d'un algorithme, a été revendue à Yahoo, faisant de lui l'un des plus jeunes *self-made-man* de l'histoire. Son dada : l'auto didactisme ! Il a appris tout seul dans sa chambre comment faire des algorithmes et travaille aujourd'hui à temps plein pour Yahoo. Il ne va au lycée, à Londres, que quelques jours par semaine. Quand nous lui avons demandé s'il pensait que l'école était donc inutile il nous a répondu : « Non, elle n'est pas inutile ! Mais si on est intéressé par un sujet non enseigné en cours, il suffit d'utiliser Internet et d'apprendre par soi-même, d'être motivé et de persévérer. On n'a rien à perdre en poursuivant ses rêves et beaucoup à gagner ! »

Quelles leçons retient-on de cette journée à l'Unesco ? Partout dans le monde, des jeunes s'activent pour faire changer les choses. Alors bougeons-nous ! Le futur c'est maintenant et c'est à nous de le façonner ! EH

## BOUFFETARD

Qui ne connaît pas dans notre lycée la rue Mouffetard ? Qui ne l'a jamais parcourue en jetant un regard léger sur les nombreux commerces qui s'éparpillent à ses abords ? Certains sont devenus des institutions.

Cette rue, l'une des rues principales de notre cher quartier latin, fourmille de commerces de bouche, de restaurants chics et de boutiques aux allures élégantes. Lorsqu'on parcourt les charmants trottoirs de cette rue durant les heures de déjeuner en semaine, on traverse la foule dense de ceux qui se pressent pour trouver un repas qui soit dans leur budget et dans leurs envies.

Dans cette rue, les combats sont rudes entre les différentes échoppes. Deux marchands de pâtes se font la guerre, l'un partant avec l'avantage d'être situé sur la rue Mouffetard, l'autre étant plus à l'écart. Bien sûr, le second tente de rétablir un équilibre en baissant ses prix et en offrant une salle. Reste à voir lequel gagnera...

Notons que le vendeur de paninis et de crêpes fait lui aussi des affaires fructueuses en attirant avec son menu attractif de nombreux d'étudiants cherchant à faire bonne chère avec peu d'argent et peu de temps.

Cette rue est également parsemée de restaurants de

tous les pays. Libanais, japonais, grecs, mexicains, chinois et autres saveurs du monde. Peu importe ce que l'on y cherche, on le trouve.

Mais si votre préférence se porte plutôt sur des bars et restaurants estudiantins, vous trouverez aussi votre bonheur. La rue abonde en endroits agréables pour se poser. Bien sûr, il y a aussi deux boulangeries dont l'une spécialisée dans le commerce de sandwiches et de salades, ainsi que quelques supérettes. N'oublions pas la boutique de la chaîne de délicieuses glaces italiennes qui régale certains l'été et même l'hiver.

Et puis comment rater l'incontournable crêpier avec sa devanture verte et la délicieuse odeur qui s'en échappe ? Celui-ci ne manque jamais de remplir sa petite salle et de régaler la longue liste de personnes qui viennent chaque jour s'y rassasier. Pour les curieux, passez au magasin à la devanture verte vendant des glaces au yaourt accompagnées de *toppings*, c'est une expérience intéressante même si elle est coûteuse.

Aux nouveaux arrivants qui n'ont pas eu le temps d'apprécier les délices qui se trouvent dans cette rue, il ne reste plus qu'à flâner dans ce fleuve d'or comestible. **EF**

## BIENVENUE EN (WA)TERRE INCONNUE

Henri-IV est un étrange lieu pour qui ne le connaît pas. Un charme certain, un emplacement idéal entre le Panthéon et Sainte-Geneviève, un bâtiment ancien, un cloître pittoresque, des portes en bois massif, des statues dans tous les coins... Évidemment, qui sait observer repérera tout de suite les dessins sur les statues ou les murs décrépis, mais qu'importe ! L'effet reste le même. N'oublions pas qu'il s'agit d'une légende, d'un rêve que beaucoup ont longtemps cru inaccessible, et duquel le nouvel arrivant demeure toujours quelque peu distant.

Cependant, la surprise la plus importante qui l'attend, et la plus intimidante également, ne se trouve ni dans la bibliothèque, ni dans les escaliers aux marches inégales, mais bien dans ce lieu si souvent dénigré que l'on nomme

« les toilettes ». Ah, les toilettes ! On y entre à reculons, et on ne s'y attarde jamais plus que nécessaire. Mais qui est déjà entré dans les Waters des filles des G100 a sans doute éprouvé un autre sentiment, celui de l'intimidation. Comment rester indifférent alors que tant de grands noms nous y observent ? En effet, quelle n'est pas la surprise que peut avoir un nouvel élève quand, en lieu et place des habitués et familiaux « Ta mère la p\*\*\* » qu'il a côtoyés durant si longtemps dans son ancien lycée de banlieue, il découvre en fait des vers de Baudelaire, des citations de Kant (en latin s'il vous plaît !), des phrases en grec ancien, ainsi que l'éternel « Tout est dans tout, et réciproquement » de Hugo ? Abasourdi, rabaisé jusqu'aux profondeurs obscures de son ego déjà mal en point, ce n'est plus en courant mais en rampant que le nouveau fuit ce lieu d'humiliation !

Toutefois, en y regardant de plus près, on s'aperçoit en fait que Baudelaire a commis une faute d'orthographe, que Hugo a plagié Pierre Dac, et que l'helléniste inspiré n'est autre qu'un fervent défenseur de l'anarchisme priant la *polis* d'aller se faire voir (chez les Grecs). Les ashquatriens sont donc des jeunes comme les autres... **MT**



## LYCÉENS, FAITES LE BON CHOIX !

Nouveauté 2013 pour les élèves de terminale, chaque « cohorte » de bacheliers – un des nombreux termes avenants dont regorge le vocabulaire administratif et qui désigne l'ensemble des élèves d'un même niveau scolaire – devra désormais choisir un nom de promotion parmi une liste de personnes remplissant une unique condition : elles doivent toutes être passées par le lycée Henri-IV au cours de leur scolarité ; cela permettra ainsi à chacun de se plonger dans un exercice d'autosatisfaction dans les règles de l'art face à la liste de nos illustres prédécesseurs. Malheureusement, première année oblige, les conditions d'élaboration de la fameuse liste – qui devait émaner directement des élèves – n'étaient pas parfaitement claires, ce qui explique l'absence regrettée de Jean-Paul Sartre, André Gide ou Léon Blum parmi les choix proposés aux élèves. Le scrutin eut lieu en même temps que celui pour élire nos représentants au CVL. Résultats : 80 % de participation (avec 250 suffrages exprimés, les adeptes des fameux « produits en croix » qui ont rythmé nos années de collège se feront un plaisir d'en déduire le nombre d'élèves en terminale à Henri-IV cette année), Gabriel Lippmann arrive en tête avec 65 voix, suivi de très près par Jorge Semprun qui en totalise 64. Le premier, prix Nobel de physique en 1908 pour ses travaux sur la photographie couleur et chercheur émérite ayant fait entrer Marie Curie dans l'univers qui la rendit si célèbre. Le second, grand écrivain espagnol, figure de la littérature du XX<sup>e</sup> siècle et symbole de la lutte antifasciste. Qui aurait pu penser que ce vote allait déchaîner à ce point les passions ?

Les scientifiques (cette expression un peu réductrice désigne, vous l'aurez compris, « les élèves de filière scientifique ») se sont rapidement vus accusés de vouloir imposer leur avis grâce la supériorité que leur confère leur prépondérance numérique. Le débat devait même déborder sur les réseaux sociaux avec un *spotte*d assez virulent envers les personnes qui auraient voté Lippmann qui, sans n'avoir rien demandé, s'est retrouvé qualifié de « physicien qui a découvert l'électricité statique des cheveux ». Disons que nous ne prêterons pas attention au fait que cela ne veut pas dire grand-chose... Mais cela ne nous empêche pas de remarquer la volonté, à travers un mépris à peine masqué, de tourner en ridicule le scientifique. Une attitude qui renvoie à la fameuse « opposition » entre les filières, un conflit larvé qui, dans des cas comme celui-ci, s'avère ne pas se conformer si bien à l'image « juste pour rigoler » qu'on aimerait lui prêter. Sans vouloir tomber dans l'artifice rhétorique, ce mépris mutuel reste de loin ce qu'il y a de plus méprisable. Si certains

élèves veulent donner à leur promotion le nom d'un éminent physicien, symbole d'une excellence académique à laquelle ils aimeraient se rattacher, libre à eux ! Personne n'est alors en droit de leur dire qu'ils sont « idiots », cela s'est vu, personne ne peut prétendre défendre – pas besoin d'avoir 9 heures de philo par semaine pour comprendre ça – LA bonne position. Le procès en fermeture d'esprit fait à la filière scientifique qui serait « responsable » de l'avance de



Lippmann repose de fait sur une certaine hypocrisie : est-ce être ouvert d'esprit que d'opposer un simple dédain à toute opinion qui n'est pas sienne ? Combien de littéraires ont-ils voté pour Gabriel Lippmann ?

Il ne s'agit en aucun cas de défendre envers et contre tout les terminale S (même si je sais que, jusque-là, ça y ressemble beaucoup), mais bien d'inciter les quelques élèves qui ont pu s'en prendre à cette soi-disant fermeture d'esprit des élèves de la filière scientifique à s'interroger sur leur propre cas et à laisser chacun faire comme il le souhaite.

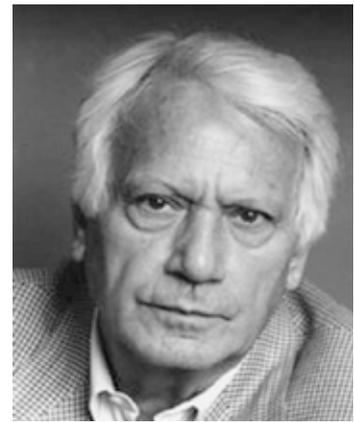
Cependant, on ne saurait s'arrêter là sans retourner le compliment aux ashquatriennes et ashquatriens de terminale S. Il n'est pas question de sombrer dans un égoïsme puéril qui consisterait à imposer un nom de promotion qu'une grande partie de ladite promotion réprouverait. Bien que le fait d'être arrivé à ce niveau de la scolarité doive suffire à considérer comme acquise la maturité nécessaire pour ne pas tomber dans un absurde je-suis-en-S-je-vote-pour-un-scientifique, il serait de bon ton que tout le monde s'interroge vraiment sur ce qu'il attend d'un nom de promotion. Voter pour le nom de promo, ça revient à choisir un dénominateur commun auquel nous puissions nous rapporter en parlant de notre passage au lycée Henri-IV, choisir une personne qui corresponde à des valeurs que nous souhaitons préserver. Finalement, ce choix – qui ne pourra de toute façon pas mettre tout le monde d'accord – peut aussi revenir à se demander si vous vous voyez, dans vingt ans, dire « j'étais dans la promo Lippmann », entraînant - dans le meilleur des cas – quelque chose comme « C'est qui, Lippmann ? » (n'allons pas pour autant surestimer l'importance de ce vote en faisant une comparaison hâtive avec les établissements d'enseignement supérieur les plus prestigieux de notre pays).

De par le statut de notre établissement mais aussi du fait du système scolaire français de manière plus générale, nous ne cessons de nous définir par rapport à un niveau académique, dans une approche finalement assez réductrice au vu de la diversité caractérisant ce groupe d'élèves qui forme bien plus qu'une simple « cohorte ». Le choix du nom de promo nous offre l'occasion de sortir de cette vision scolaire et de nous définir par rapport à des idées qui nous tiennent à cœur. Au-delà du grand écrivain, Jorge Semprun reste un symbole de la mémoire des horreurs du siècle passé et de la lutte contre les fascismes, un témoin indéfectible de la victoire possible des valeurs républicaines.

Le deuxième tour visant à départager Gabriel Lippmann et Jorge Semprun aura lieu après les vacances de la Toussaint. Il nous est donné la possibilité de choi-

sir, ce n'est pas pour laisser les autres le faire à notre place. Les élèves de terminale devraient s'affranchir de toutes considérations fondées sur la nécessité de faire un choix uniquement en fonction de leur appartenance à une filière ; car adopter cette position, ce serait se soumettre à un effet de groupe regrettable et fuir la réflexion sur la possibilité qui nous est offerte de soutenir des valeurs dépassant largement la simple réussite académique.

AL



## LE CLUB WHAD

Ashquatriennes, ashquatriens, vous qui arpentez l'enceinte du lycée Henri IV quotidiennement, le mot « WHAD » est forcément déjà parvenu à vos oreilles un jour. Pourtant, lorsque nous vous avons demandé ce que cela signifiait, la majorité ne savait que répondre et le peu de personnes informées se retrouvait bien embarrassé pour nous livrer la moindre explication. Nous sommes donc partis à la rencontre du président du club qui a volontiers accepté de nous exposer ses activités et projets dans un café tranquille devant le Panthéon.

Tout d'abord, quelques mots de présentation du fondateur et président du club WHAD, qui n'est autre que Louis Lalanne, délégué titulaire de la classe de première L/ES ainsi que membre du Conseil de vie lycéenne et du Conseil d'administration du lycée. WHAD est l'acronyme de « We Have A Dream », allusion évidente au célèbre discours prononcé par Martin Luther King en 1961. Un *think tank*, c'est-à-dire un cercle de réflexion composé de jeunes motivés et de passionnés ayant des idées nouvelles pour l'État, s'est donc créé au cours de l'année 2013. Notre fondateur s'est en effet inspiré du club Alboni, constitué lui d'anciens étudiants de l'université de droit Panthéon-Assas et dont Louis est le seul membre mineur. Le club WHAD compte aujourd'hui une vingtaine de membres, élèves de la seconde à la terminale dans quatre lycées parisiens différents : Fénelon Sainte-

Marie (8<sup>e</sup>), l'École alsacienne (6<sup>e</sup>), Louis-le-Grand et Henri IV (5<sup>e</sup>). Ces adhérents sont répartis sur trois pôles que l'on peut définir comme thématiques : Politique, Culturel et Humanitaire (bénévolat). L'année passée, ils ont rencontré Olivier Ubéda, directeur adjoint de la Communication de Nicolas Sarkozy en 2008, et Yannick Le Guen, sous-directeur du pilotage de la performance des acteurs de l'offre de soins. Ils ont également entrepris l'écriture d'un livre de critiques politiques, actuellement interrompue faute de temps. Concernant l'année 2014, le pôle Politique a déjà de nombreuses tâches. Côté géopolitique, il souhaiterait débattre sur le conflit israélo-arabe avec des invités tels que des diplomates. Côté religion, la section cherche un imam, un prêtre, un pasteur ou un rabbin qui donnerait volontiers une conférence. Enfin, côté éducation, l'une des intentions du pôle est d'améliorer le système scolaire français, souvent critiqué, et de convier pour cela des spécialistes, notamment des professeurs.

Venons-en maintenant au pôle Culturel. Un des projets du WHAD est d'organiser une soirée des talents, en louant la salle Cortot pour permettre aux élèves du Conservatoire national supérieur de musique de Paris de s'y exprimer. Il reste enfin le pôle Humanitaire, au sein duquel une communauté internationale a été instaurée afin de venir en aide aux pays démunis, de créer des liens et un centre de réflexion sur

des questions mondiales. Aidé par des étudiants de Sciences Po Paris, un partenariat a déjà été établi avec la ville de Lubumbashi située en République démocratique du Congo. Notons également que le 2 octobre dernier, M<sup>me</sup> Anne-Marie Idrac, ancienne ministre des Transports, a accepté de rencontrer le club WHAD. Malheureusement, à ce jour, nous ne disposons pas de suffisamment de témoignages de cette discussion pour vous en faire part.

Chaque réunion avec un(e) convive nécessite une préparation méticuleuse à laquelle contribuent tous les membres du club : ils définissent un plan à



suivre pendant le débat, s'imprègnent au préalable de la biographie de leur hôte et établissent des questions préoccupantes sur les sujets d'actualité. Tout cela est organisé directement chez Louis ou au café Tourville (7<sup>e</sup> arrondissement), près des Invalides et des ministères, faute de moyens. Mais une bonne nouvelle est arrivée récemment : un dépôt juridique associatif sera effectué au *Journal Officiel* en janvier 2014, et le club, dont les fonds sont actuellement

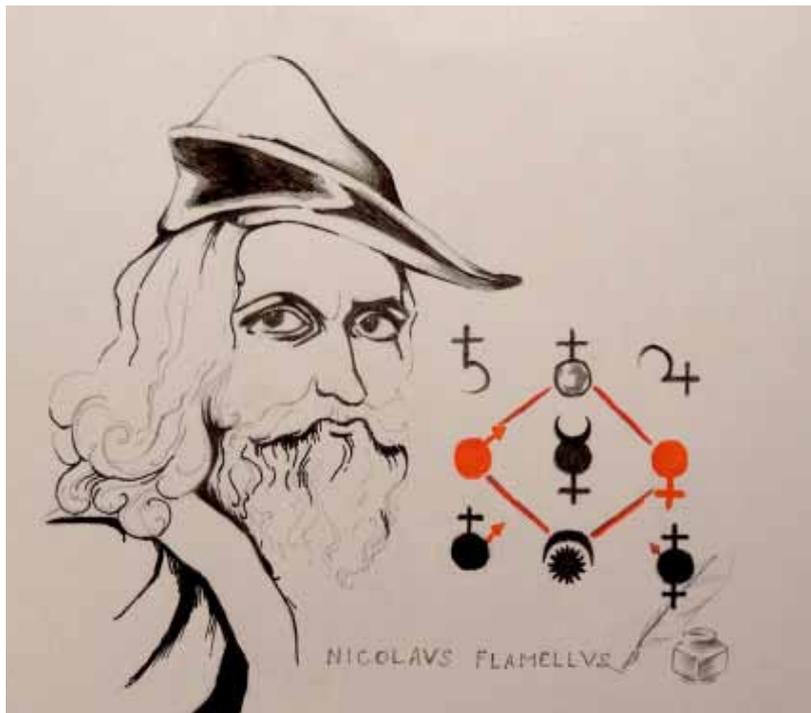
gérés par le trésorier Youri Desvigne, pourra dès lors disposer d'un compte en banque. Ils sont jeunes, ils sont engagés, ils sont lancés. À vous de les suivre. AN

## UN ALCHEMISTE À PARIS

Aujourd'hui encore, on considère Nicolas Flamel comme le plus célèbre maître de l'alchimie, science désormais presque disparue et qui soulève de nombreuses questions. N'est-elle pas une trace mystique importante de notre histoire ? C'est pour cela que je vous propose maintenant de découvrir la mystérieuse quête de la pierre philosophale, qui transformerait les métaux en or pur et aurait conféré l'immortalité à l'alchimiste et à sa femme Pernelle.

Plongeons-nous un instant dans le Paris médiéval du XIV<sup>e</sup> siècle, au temps où se dressaient d'étroites maisons à colombages et où l'hygiène n'était encore qu'une préoccupation lointaine. Alors que la Peste noire décimait un tiers de la population européenne, faisant régner la mort à chaque tournant de rue, vécut l'un des alchimistes les plus importants de son époque. Né en 1330, Nicolas Flamel était un bourgeois parisien et un homme de lettres qui travaillait en tant que copiste, libraire juré et écrivain public. L'apparition du roman, première forme du français, et la montée en puissance de l'écrit permirent en effet à la fin du Moyen Âge l'émergence des copistes laïques. Libraire juré donc, car il devait prêter serment à l'université de Paris, et écrivain public qui rédigeait des correspondances pour les illettrés. À cette époque, Flamel est décrit comme un jeune homme grand, brun, au regard vif et aimable. Il n'est alors pas encore alchimiste.

On raconte qu'une nuit il eut une apparition. Un ange se serait adressé à lui, un livre à la main, et aurait prononcé ces mots : « Regarde bien ce livre, tu n'y comprends rien, ni toi ni bien d'autres, mais un jour tu y verras ce que les autres ne pourront voir. » Flamel repensait souvent à ce livre à la reliure de cuir et dont les étranges inscriptions étaient tracées sur ce qui ressemblait à de l'écorce. Mais, petit à petit, ce souvenir s'estompa, et il retrouva sa simple vie de libraire. Un jour pourtant, il acheta dans la rue à un homme un livre si pareillement fait qu'il en demeura intrigué. C'était le Livre d'Abraham Le Juif. Sa maîtrise des langues, et notamment du latin, lui permit de commencer à le déchiffrer. Juste assez pour être persuadé que l'ouvrage recelait un secret. Il se consacra longuement à son étude, tant et si bien que ce livre le hanta. Vers 1370, Nicolas Flamel épousa une jeune veuve du nom de Pernelle et à l'esprit curieux, qui le soutint et l'aïda dans ses recherches. Pendant vingt ans, le couple voyagea à travers l'Europe et apprit par cœur le contenu du grimoire. Nicolas Flamel en fit plusieurs copies et décida d'effectuer le pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle dans l'espoir d'y trouver des réponses. Il rencontra en effet un homme appelé Canches (ou dont le véritable nom, Sanchez, avait été écorché) qui était un médecin juif espagnol très instruit sur les secrets de l'alchimie. Il décida alors de



l'accompagner à Paris dans le but de découvrir le secret du Livre d'Abraham. Mais Sanchez, épuisé par le voyage, mourut avant qu'ils aient atteint leur destination. Heureusement, il avait confié à Flamel suffisamment d'éléments pour poursuivre sa quête. Il enterra son ami à Orléans et rejoignit Pernelle à Paris. Le 17 janvier 1382, sur les coups de midi, ils réussirent à transformer du plomb en argent pur. Pernelle décéda la première et son épitaphe fut gravée par son mari de quelques vers. Celui-ci mourut en 1418.

Passons maintenant du mythe à la réalité. Nicolas Flamel habitait dans une petite échoppe adossée à l'église Saint-Jacques-de-la-Boucherie, dont il ne reste actuellement que la tour appelée tour Saint-Jacques et qui surplombe l'un des plus beaux squares parisiens, dans le 4<sup>e</sup> arrondissement. Le mythe qui lui est attribué semblerait vouloir justifier l'importante richesse qu'il avait alors amassée et dont on ne peut que soupçonner les origines. En effet, Flamel disposait à l'époque de plusieurs biens immobiliers et finançait des œuvres et constructions pieuses. Aussi orna-t-il des maisons pour les pauvres, des cimetières et des églises d'inscriptions et de gravures dans lesquelles il se représentait lui et sa femme accompagnés de symboles religieux, qui donnèrent lieu à diverses interprétations. D'autres faits vinrent peu à peu nourrir le mythe, comme la traduction latine d'œuvres antiques sur l'alchimie, puis, plus tard, la disparition des corps de Flamel et de sa femme du cimetière des Innocents qui fit naître la rumeur d'un couple immortel. Différentes raisons furent avancées pour expliquer l'ampleur que prit la légende. Le libraire en aurait-il profité pour

cachez une richesse gagnée malhonnêtement et aurait-il pour cela appuyé les dires de récits faussement alchimistes ? Ou est-ce un cas de pseudépigraphe, c'est-à-dire d'ouvrages dont l'auteur aurait été falsifié ? Cette question est souvent abordée dans des ouvrages philosophiques et historiques. Car au fil du temps, l'alchimie aura fait de Nicolas Flamel un personnage énigmatique.

Mais qu'est-ce que cette curieuse discipline que l'alchimie ? L'alchimie est une science occulte qui étudie principalement la transformation de métaux « vils » (comme le plomb) en métaux nobles (comme l'argent et l'or). Elle s'intéresse aussi à la médecine et à l'élixir de longue vie. Ses objectifs se traduisent notamment par la recherche

de la pierre philosophale. L'alchimie serait également une quête spirituelle pour ses adeptes. Cette discipline apparaît en Chine au XIV<sup>e</sup> siècle avant J.-C. notamment avec la religion taoïste et en Inde au VI<sup>e</sup> siècle. En Occident, elle s'est développée depuis l'Antiquité, puis au cours du Moyen Âge jusqu'à la Renaissance. D'abord confondue avec la chimie, elle va progressivement décliner sans disparaître complètement.

Reste-t-il des traces du passage de Nicolas Flamel dans Paris ? L'auberge du même nom, au 51, rue de Montmorency, datant de 1407, est la plus ancienne auberge de Paris. Elle offre aujourd'hui une cuisine française dans un cadre agréable. Le menu, plutôt gastronomique, s'accorde avec le charme de cette ancienne maison de charité, construite sur trois étages par Nicolas Flamel pour accueillir les sans-abris en échange de quelques prières. Classé Monument historique, le mot d'ordre du restaurant est de faire « l'alchimie des saveurs ».

On peut également retrouver dans Paris la tour Saint-Jacques, dernière trace de l'église Saint-Jacques-de-la-Boucherie, mais aussi dans le 4<sup>e</sup> arrondissement le croisement entre la rue Pernelle et la rue Nicolas-Flamel, ainsi que la célèbre place Joachim-du-Bellay près des Halles, où se trouvait jadis le cimetière des Innocents. Aujourd'hui, beaucoup de livres évoquent l'alchimiste, avec notamment pour les plus jeunes la série « Les secrets de l'immortel Nicolas Flamel ». Car le mythe aura traversé le temps, bien que laissant part à diverses interprétations, et restera probablement un élément fort de notre culture de la magie et du fantastique.

## PETIT MÉMO DES COMÈTES

*Les comètes sont comme les chats, elles ont une queue et font exactement ce qu'elles veulent.* D.H. Levy

### *Aux origines...*

Les comètes ont toujours fasciné : hier sujet de nombreuses légendes, aujourd'hui tenant en haleine les apprentis astronomes du monde entier ! Ces astres chevelus, comme les appelaient les Latins, dérivant du grec *komê* (la chevelure, la queue), sont en effet bien mystérieux...

Les comètes se seraient formées avec le système solaire, dans ses régions froides, il y a 4,6 milliards d'années. En 1950, l'astronome Jan Oort imagine l'existence d'une réserve à comètes située aux confins du système solaire (à 2 années-lumière du Soleil). Cette réserve, sphérique, s'étendrait de la ceinture de Kuiper aux limites de notre système et serait riche de plusieurs millions de milliards de comètes ! À la suite d'instabilités gravitationnelles causées par le mouvement des étoiles proches, certains corps « tomberaient » de temps à autre sur le Soleil en décrivant une trajectoire parabolique, ne passant donc qu'une fois près de notre étoile...

### *Mais qu'est-ce que cette queue ?*

Qu'elles viennent de cette réserve à comètes ou d'ailleurs, il arrive toujours ce moment extraordinaire où les comètes acquièrent leur queue de particules et deviennent visibles à nos yeux ébahis... Ces astres de quelques dizaines de kilomètres de diamètre sont composés de poussière mais aussi (et surtout) de glace. Lorsqu'ils s'approchent du Soleil et atteignent leur périhélie (distance la plus courte à l'étoile), une partie de leur matière se sublime et forme une traînée de particules longue de plusieurs millions de kilomètres. (Pour les bienheureux qui ne le savent pas encore : sublimation = passage de l'état solide à l'état gazeux.) La comète se retrouve avec une longue queue qui réfléchit la lumière du Soleil, lui donnant son aspect... allez ne mâchons pas nos mots... magique !

### *Et où vont-elles ?*

Partout ! Enfin presque. Pour chaque comète est déterminée son excentricité appelée « e » dont dépend sa trajectoire. Trois choix possibles alors : l'ellipse, la parabole, l'hyperbole (dont le foyer ou un des foyers est occupé par le Soleil). Si  $0 < e < 1$ , c'est une ellipse ;  $e = 1$ , c'est une parabole et  $e > 1$ , une hyperbole.

Ainsi, soit la comète a une trajectoire elliptique et revient donc périodiquement nous voir, soit elle est hyperbolique et ne passera qu'une fois dans notre ciel...

Bah alors, on sait tout des comètes ? Non, pas tout. D'ailleurs, prochaine étape des utopiques, poser un drone sur une comète pour explorer en détail cette « boule de neige sale ».

### *Vie (et mort ?) d'Ison, la comète du moment*

Comète dont tout le monde parle au bâtiment des sciences (enfin bon, d'accord, presque tout le monde), Ison promet d'être spectaculaire, visible à l'œil nu, brillant plus que la Lune dès ce mois de décembre...

Tout droit sortie du nuage de Oort, elle a été identifiée par une équipe russe en septembre 2012. Depuis, des centaines de laboratoires l'ont examinée sous toutes ses coutures ; faut dire qu'elle a un parcours bien à elle : frôlant déjà Mars depuis quelque temps, elle va atteindre sa périhélie le 28 novembre. C'est là que cela devient intéressant : Ison passera si près du Soleil (1,17 million de kilomètres de sa surface, oui, c'est déjà proche !) que si elle en réchappe (si son noyau ne se disloque pas), sa queue acquerra un rayonnement supérieur à celui de la Lune d'après certains chercheurs. C'est logique : le Soleil étant plutôt chaud, la comète subira une température de 2700 °C, la matière de la comète se sublimera donc énormément au niveau de sa périhélie, ce qui entraînera une traînée plus importante, c'est-à-dire plus de brillance...

Ison va-t-elle survivre à sa périhélie ? Selon certains, il n'y a aucune chance. En effet, tandis que, normalement, plus une comète approche du Soleil, plus sa luminosité croît, il semble que celle d'Ison se soit à peu près stabilisée. Ce phénomène n'est habituellement observable que chez les comètes dont le noyau est près de se fragmenter et qui se désintègrent lors de leur périhélie... De plus, de nouvelles analyses ont montré que son noyau de glace ne mesurerait que 200 mètres de diamètre, alors que l'on en escomptait 1 000 à 4 000 (petites comètes = comètes détruites près du Soleil). Heureusement les chercheurs de la Nasa, sûrement de bonne humeur après la fin du *blackout* américain, affirment eux que le noyau serait loin de se disloquer et que même si c'était le cas, les bouts de noyau seraient encore assez imposants pour briller (séparément) de mille feux...

La fin de cet (incroyable) suspens le 28 novembre, puis préparez les popcorns pour décembre, lorsque Ison (ou ses restes), passant près de la Terre, sera visible à l'œil nu... (NB : « près » = à « seulement » 64 millions de kilomètres le 26 décembre).

En attendant, consolez-vous de toutes ces incertitudes sur la prochaine mort éventuelle de notre chère Ison en allant sur le site génialissime qui la modélise : <http://www.solarsystemscope.com/ison/>.

## L'ALBANIE OU L'IDÉE DE PROGRÈS

« Ah oui, l'Albanie, c'est en Amérique du Sud, c'est ça ? », qu'on me demandait. Non. Quoi qu'en tirant par les cheveux, on peut trouver des similitudes : comme le Chili, ce petit pays des Balkans est tristement célèbre pour la dictature (stalinienne, elle) qu'il a subie de 1944 à 1991, jugée comme l'une des plus répressives de la planète. Même réputation que la Colombie, il est celui dont on parle lorsqu'on évoque le trafic, la mafia, la corruption, ou encore la fragilité des institutions démocratiques. Quant à ses 14,3% de la population vivant sous le seuil de pauvreté, ils font de l'Albanie une « Bolivie européenne ».

Pas étonnant, donc, que son entrée dans l'Union européenne, aspiration nationale depuis 2009, soit considérée comme un projet à (très) long terme : « Pas avant dix ans, au moins ! », m'a répondu Andi Mustafaj, 24 ans, ex-conseiller au ministère de la Justice depuis les dernières élections législatives. C'était en juin 2013 :

la victoire aux 3/5<sup>e</sup> du Parlement a permis à la coalition de gauche, menée par Edi Rama, de s'imposer après onze ans d'absence. Une transition dont j'ai été témoin l'été dernier : au ministère, l'atmosphère détendue (pauses café, discussions, cigarettes dans les bureaux) occultait l'appréhension du *spoils system*. (sourire jaune : « de toute façon, dans un mois, on est tous virés »).

De fait, les premières réformes du gouvernement socialiste furent de déconstruire : licencier et abroger les lois rédigées sous le mandat démocrate. La vengeance de cour d'école est allée jusqu'à remplacer le portrait symbolique du président de la République démocrate (qui n'a aucun pouvoir en Albanie !) par celui du « Père de l'Indépendance ». Ce *spoils system* primitif explique qu'un matin, devant chez moi, des ouvriers se sont mis à échafauder illégalement les bases d'un édifice. Certain d'être licencié par le nouveau gouvernement, le propriétaire de la résidence des ambassades en avait profité pour partir les poches pleines, pattes grassées par la mafia qui lui réclamait en échange le permis de construire.

Cet exemple révèle par ailleurs le problème latent de l'Albanie, pays dont l'indice de perception de la corruption était de 2,4 en 2005 (la note maximale de 10 étant attribuée aux pays les moins corrompus). Associé à cela, l'administration instable et peu compétente (pas assez de bonnes formations) éloigne l'Albanie de l'idéal prôné par l'Union européenne, à savoir « une fonction publique

stable, compétente et neutre ». D'où ma surprise lorsque, le 16 octobre dernier, la Commission européenne décidait de faire passer l'Albanie au rang de candidat à l'adhésion à l'Union, concluant que le pays « a fait des progrès sur la voie de son intégration à l'UE ».

En effet, rien n'est tout noir... On parle de transition primitive, et pourtant le passage au pouvoir de la droite à la gauche, ennemies, s'est fait pacifiquement. En comparaison, on repense aux soulèvements violents de 2011, nés des troubles électoraux entre ces deux partis en 2009 et qui avaient provoqué la mort de trois personnes. On fait allusion au *spoils system*, mais le nouveau gouvernement a aussi tenu à faire démolir les nombreux bâtiments illégaux et casinos sans licence du pays (la construction devant chez moi a de fait été stoppée !). Par ailleurs, on évoque une corruption latente, mais celle-ci se heurte désormais aux acteurs majeurs d'une lutte quotidienne. L'enjeu du gouvernement est dès lors

de poursuivre la démarche. Néanmoins « les mentalités ne changent pas comme ça », modère Andi, qui préfère nuancer : « la corruption, certes, casse à chaque fois un anneau du système, mais elle n'empêche pas aux corrompus d'agir simultanément pour leur pays ». Il va donc falloir se contenter du gris, plutôt que du tout noir ou du tout blanc. Et cela s'applique aussi à la politique d'intégration car, s'il est



Entre progrès et régression, l'ambivalence de l'État albanais dans une statue de Staline cachée derrière une institution publique et bâchée par la morale.

vrai que les mobiles albanais pour entrer dans l'UE sont essentiellement financiers et non idéologiques (elle alloue déjà au pays une aide croissante de 40 à 60 millions d'euros par an), dans la pratique, le résultat sera le même : « Ce qui compte, ce n'est pas tant le trophée à la fin que les efforts réalisés pour l'obtenir », affirme Andi. Un exemple notoire de ce progrès, lié à la volonté d'intégration, est l'importation en Albanie du modèle français de l'Ena (École nationale d'administration), projet lancé dans le cadre de la réforme de la fonction publique (mai 2013) : il s'agit pour l'Albanie de construire une formation cohérente et solide des fonctionnaires. Dans d'autres pays, la France a lancé des initiatives similaires. Résultat : s'il y a une volonté politique, l'école perdure, sinon elle s'éteint de fait. « J'imagine donc que l'aiguillon européen (la perspective de financements de l'UE) sera efficace », estime Philippe Valeri, en charge du projet sur place. Gageons que, grâce à elle, d'ici une dizaine d'années, le trophée ne sera plus pour l'Albanie qu'une simple formalité.

## CHRONIQUES ITALIENNES

## UN BARBU EN TERRE BARBARE

Au solstice d'été de l'an 360 avant J.-C., Platon accoste en Sicile. Pour la troisième fois. Fameux globe-trotter ! Diogène a émis l'hypothèse d'un Platon touriste géographe, voyageant en Sicile à la recherche de volcans et de cratères. Peut-être, mais Diogène vivait dans un tonneau, et il était sans doute sacrément pompette. Platon, âgé de 68 ans (mais il a toujours été vieux, me direz-vous), a déjà une longue expérience de la tyrannie. Denys, le premier du nom, mécontent de son penchant moralisateur (faut le faire, chez Platon), l'a vendu comme esclave. Mais notre cher philosophe ne se décourage pas. Il attend la mort de Denys, et retourne à la cour de son fils, Denys II. Platon a alors achevé *La République*. On ne peut plus idéaliste. Il croit

dupe. Pourtant, il croit encore pouvoir changer les gens et en faire des philosophes. En attendant, vieux sage, souviens-toi qu'à la veille de ton dixième anniversaire, ici même, le stratège Hermocrate défit l'invincible armée athénienne. Platon était trop jeune. Il veut qu'on lui refasse la prise, rapidement.

Guerre du Péloponnèse : Athènes et Sparte se disputent l'hégémonie du monde grec. En 415, Athènes a l'idée lumineuse de défendre son comptoir sicilien : Ségeste. C'est pas leur faute, d'abord, c'est Ségeste qu'a demandé de l'aide. Ben oui, faut savoir ça, les Italiens n'ont jamais été de grands guerriers. Citez-moi une guerre gagnée par l'Italie sans renforts. Dur, n'est-ce pas ? (toute réclamation indignée sera étudiée dans les plus brefs délais !). Revenons à nos hoplites. Syracuse, bien aidée par la perfide Sparte, empêche



arriver en territoire philosophe, soulagé, libéré des maux d'un tyran affreux. Seulement voilà ; en théorie, Denys II est l'élève du barbu. Ce barbu le barbe, Denys tyrannise, et Platon reste prisonnier plus d'un an à Syracuse. C'est pas grave, Platon est philosophe, il a tout son temps. À peine relâché, tout de suite vexé. Caractère de cochon. Retour à la case départ, la saleté de démocratie athénienne. Platon pas plus avancé. Il saute littéralement sur l'occasion, ou plutôt sur le pont de la première trirème du Pirée (pour la dernière fois, c'est qui le Pirée ?). Retour à Syracuse. Ah zut, on ne connaît pas la belle Ortygie dans sa forme antique. Il ne nous reste que le théâtre grec, surplombant la baie de Syracuse, d'où l'on peut voir, dit-on, Charybde et Scylla. Foutaises, bien évidemment. Platon n'est pas

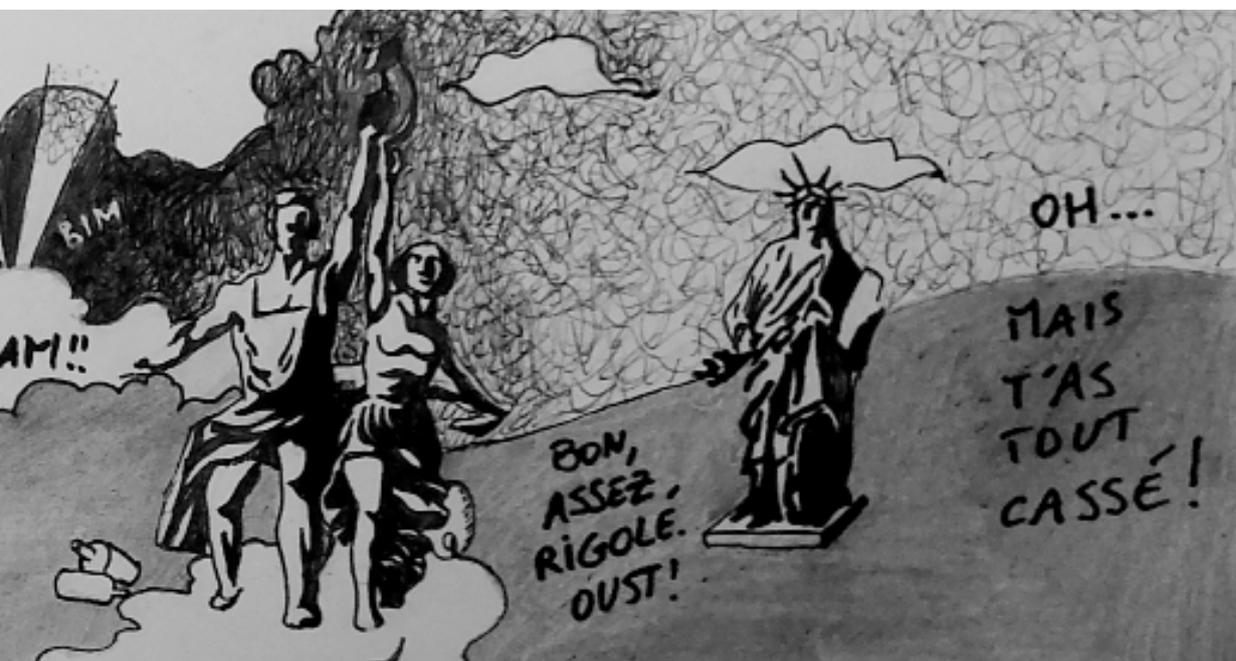
pendant deux ans les Athéniens d'avancer. En 413, acculés (j'ai bien dit A-cculés) malgré quelques renforts, les Athéniens doivent se battre. Seulement, pour une dizaine de milliers d'hoplites, on ne dénombre que trente cavaliers ! Pas besoin de faire un dessin, c'est la cata. Platon va nous rétorquer qu'il n'a jamais défendu Athènes. Ah, je l'attendais celle-là. Une situation politique qui se dégrade, une guerre perdue, Athènes va mal. Syracuse vainqueur, mais comme on dit, « tout vainqueur insolent à sa perte travaille ». Denys profite de l'ouverture, s'infiltré dans la brèche et impose sa tyrannie. C'est à ce moment que survient notre ami. Tenté par une ultime aventure outre-ionienne, il se met en quête de nouveaux horizons. Ah, ces idéalistes ! Une fois acquise la certitude qu'il n'y a rien de bon à

faire d'un tyran, il ne reste plus qu'à voyager. La Sicile, c'est une île : montagnes dans les terres et plaines littorales, s'articulant autour d'une activité volcanique. Après une courte pause à Gela, prospère colonie grecque de la côte sud, Platon s'arrête à l'Agrigente – Akrâgas des temps modernes – pour contempler, c'est le cas de le dire, la fameuse « Valle dei Templi ». Devant ses yeux ébahis siègent majestueusement quelques bâtisses éparses. Des temples pour honorer les dieux, paraît-il... Platon n'en a cure. Il a déjà compris la supériorité du Beau ultime, remplaçant allègrement la religion par une entité supérieure. **BM**

célèbre colline de Rome remplie de trésors, d'où le terme actuel de capital.

Une nuit, ces satanés barbus essaient de nous surprendre. Ils auraient pu y arriver, mais le fait est que mes oies se baladaient sur le flanc de la colline : je les avais laissé gambader pour pouvoir les labéliser bio. Grâce à leurs cris puissants, on se réveille (on avait un peu forcé sur la bouteille !) et on extermine cette bande de brutasses.

La colline devient alors rouge sang, à la fois à cause de l'extraction de boyaux que nous avons opérée et de tout le pinard que nous avons versé pour fêter ça. Depuis ce jour, mes potes et moi fûmes appelés les « Rouges ». Nous avons en fait complètement détruit le Capital en nous servant dans les caisses des riches postés sur la colline. Nous vécûmes ainsi quelque



#### MANLIUS ET LES OIES DU CAPITAL

Tout le monde connaît l'histoire des oies du Capital, relatée par Morx il y a 2403 ans. Mais personne ne se rappelle de moi : Marcus Manlius, consul romain, excusez du peu !

En bref, les Gaulois nous mettent la *pâtée* près du fleuve Allius. En même temps, c'était pas équitable : ils avaient la potion magique ! Cette défaite est longtemps restée dans les mémoires, on se souviendra de l'acharnement avec lequel César essaie de s'emparer du fameux village breton. Toujours est-il que les Gaulois se ruent vers Rome pour s'empiffrer. La plupart de mes concitoyens se planquent, et j'organise la Résistance avec quelques potes pour protéger le Capital,

temps, à vrai dire jusqu'à ce que Johnus Lockus Libéralismus vienne casser l'ambiance.

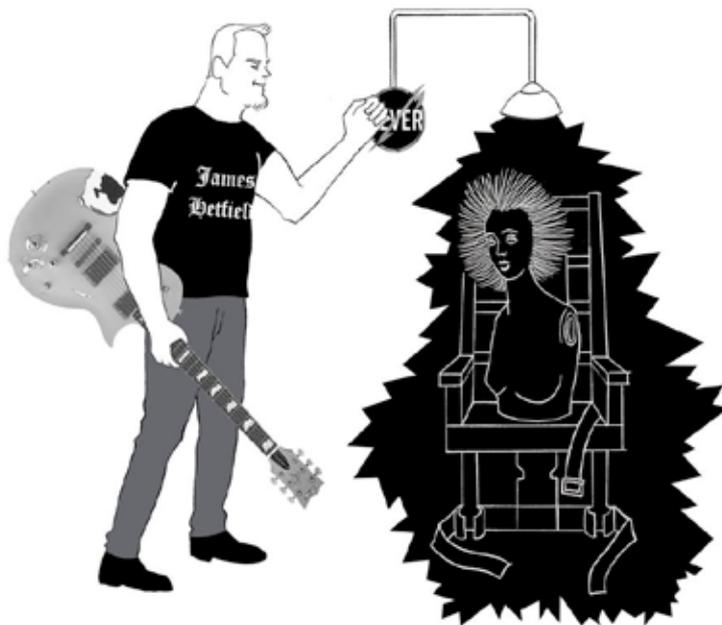
Je vous jure que c'est vrai, per Jovem ! D'ailleurs on fête encore cette victoire le 3 août chez la famille royale russe en faisant un défilé d'oies (appelées *geese riots*), parées pour l'occasion de magnifiques bijoux. C'est par cette idée qu'est née l'histoire des oies du Capital et non du Capitole comme de nombreux débiles le croient.

Quant à moi (on réserve le meilleur pour la fin), les Romains me remercièrent beaucoup. Ils me firent, en effet, un procès où je leur ai montré mes 23 cicatrices sur le bide et les armes de 30 Gaulois. Après quoi, ils me balancèrent de la roche Tarpéienne en me traitant de gros mytho. J'ai toujours pas compris... **GM / ill. GK**

## THROUGH THE NEVER, un film by Metallica

### THE MEMORY REMAINS

Se redorer le blason, telle est la doctrine des Four Horsemen, la lourde tâche à laquelle leur film *Through The Never* sorti le 9 octobre contribue. Depuis *Reload* en 1997, le chemin musical des seigneurs du *metal* fut plus que chaotique. Avec la sortie de son album *St. Anger* en 2003, Metallica a entaché une discographie jusqu'alors (presque) parfaite. *Kill'em All*, *Ride The Lightning*, *Master Of Puppets*, *...And Justice For All*, le *Black Album*, le faible *Load* et le controversé mais séduisant *Reload*, autant d'albums qui ont bâti une véritable armada de tubes incontournables dans le monde du *metal* et, plus généralement, dans celui de la musique populaire. Armada constituée de titres aux riffs ravageurs et solos déjantés qui ont ravi les plus chevelus d'entre nous (*Hit The Lights*, *Creeping Death*, *Ride The Lightning*),



mais également de chansons plus softs qui ont comblé les fadas de ballades rock au groove irrésistible (*Nothing Else Matters*, *Fade To Black* et autres *The Unforgiven*), influençant des milliers de musiciens à travers le monde.

### FAN'S ANGER

Mais en 2003 sort *St. Anger*, un disque de Metallica sans solos et aux percussions à la Slipknot, un album qui ne fait l'unanimité ni auprès de la critique, ni auprès des fans. Metallica se doit alors de réagir et, en 2008, sort *Death Magnetic*, certes bien inférieur à leurs précédents succès, mais contenant néanmoins de bons titres.

Metallica profite de ce semblant de renouveau pour se lancer dans un projet audacieux deux ans plus tard : une collaboration avec Lou Reed, chanteur du mythique groupe de rock des années 1960 The Velvet Underground. Cette association donne naissance à un désastre nommé *Lulu*, constitué d'interminables titres, sans solos ni riffs réellement percutants, sur lesquels Lou Reed discourt sans jamais réellement chanter, poussant ainsi son style mélodique minimaliste à l'extrême. La critique est sans pitié pour ce flop, cette tâche dans la discographie des Four Horsemen...

James Hetfield, Kirk Hammett, Lars Ulrich et Rob Trujillo se doivent de réagir face au désamour brutal de leur public.

### HIT THE LIGHT

Metallica entame alors une opération séduction, en vue de promouvoir la sortie de leur album suivant, pressenti pour fin 2014.

En 2011, pour fêter les vingt ans du *Black Album*, Metallica entame une tournée (au cours de laquelle ils passent par le Stade de France devant 76 000 spectateurs déchaînés), où le groupe joue son plus grand succès commercial dans son intégralité, face à des fans comblés par ce retour aux sources. *Lulu* commence déjà à se faire oublier.

Dans la lignée de cette tournée, Metallica annonce la sortie d'un film, *Through The Never*.

Le principe est assez flou et intrigant : une fiction autour d'un concert spectaculaire du groupe, le tout filmé en 3D et IMax. Au cours de ce concert, un jeune

fan du groupe tente tant bien que mal de remplir une curieuse mission qui consiste à retrouver un sac au contenu mystérieux, dans un contexte de guerre civile apocalyptique.

En réalité, cette histoire parallèle, assez troublante, apporte peu au projet qui aurait pu se résumer à la performance flamboyante des quinquagénaires.

Car le réel intérêt de ce film ne réside pas tant dans les péripéties du jeune *roadie* que dans la performance filmée en 3D, au son de qualité studio, ponctuée d'animations spectaculaires : les pochettes de *Ride The Lightning*, *...And Justice For All*, et *Master Of Puppets* recrées en taille réelle sur la scène, un feu d'artifice sur le riff d'Enter Sandman... Des conditions hors

normes réunies pour un secouage capillaire au rythme des plus grands succès des cinq premiers albums et de *Reload*. Seule une chanson, (*Cyanide*), est issue de Death Magnetic, une de leurs dernières parutions. Preuve que le retour aux sources de Metallica se veut total et sans appel. Et la promotion qui a suivi la sortie de *Through The Never*, dont un passage à la Fnac des Ternes et au « Grand Journal » de Canal +, a contribué à marquer les esprits et à créer un contexte favorable à l'arrivée d'un énième album.

### THROUGH THE NEVER

Le titre du film se veut également énigmatique. *Through The Never* désigne une chanson du *Black Album*, mais qui n'apparaît à aucun moment dans le film. Pourquoi ce choix ? Ce titre caractérise-t-il l'épopée du jeune *roadie* à travers la guerre civile ? Si c'est le cas, ne peut-on pas considérer cette épopée comme une allégorie du parcours du groupe, qui a traversé des crises mais qui paraît aujourd'hui plus en forme que jamais ?

Ce qui est sûr, c'est que Metallica est de retour, et ça promet.

RC / ill. PM & AC



### POLIAKOFF

Descendre à Iéna ou Alma-Marceau (ligne 9). Parcourir l'avenue du Président-Wilson jusqu'au musée d'Art moderne de la Ville de Paris, ou plus intimement MAM. Gravier quelques marches. À gauche. Billet et vestiaire. Enfin, l'exposition.

Serge Poliakoff (1900-1969), peintre abstrait et russe, vous saisit immédiatement. À peine entré, vous êtes plongé dans un jeu de couleurs, vives, sombres et tièdes, mais toujours nettes. Le MAM retrace l'itinéraire d'une œuvre formidable et

méconnue. L'affrontement, l'union, l'ordre ou le désordre des couleurs, à vous de choisir, sont mis en valeur par une scénographie soignée (à souligner, le travail aussi bien de Dominique Gagneux, commissaire de l'expo, que de Clémence Farrell, scénographe) : les formes géométriques se glissent à merveille dans l'organisation de l'espace, le visiteur passe étrangement d'une salle haute de plafond à un couloir sombre et dentelé pour revenir à une lumière blanche aveuglante. Bref, on slalome très aisément entre les tableaux, qui s'apparenteraient à du Delaunay géométrisé (ou géomaîtrisé ?), et parmi la multitude de visiteurs qu'il ne faut d'ailleurs pas négliger.

Des écharpes, tout aussi colorées que les projets de tissu de Poliakoff, des talons aiguilles sur une moquette duveteuse, des vestes de costume qui parlent fort et se passent la main dans les cheveux. Captivant. Mais pas autant que ceux qui prennent tout en photo (dans la perspective de fonds d'écran tendances) et traversent l'exposition en 15 minutes. Ahurissant (et pourtant, il n'y a même pas de pot à la fin, c'est juste du zapping-expo). On en oublierait presque les formes qui se juxtaposent devant nos yeux pour créer des drapeaux ou des États, par l'apparition ou la disparition de traits.

Tout est histoire de conflit, comme avec les pièces d'un puzzle.

Amateurs d'art abstrait ou pas du tout, allez faire un tour au 11 de l'avenue du Président-Wilson (16<sup>e</sup>), cela en vaut vraiment le détour. En passant, si vos guiboles supportent le coup, n'oubliez pas le Palais de Tokyo et sa nouvelle expo « Parreno », ni non plus Alaïa et ses robes allongées au musée Galliera. C'est juste en face. CPH

**Infos pratiques** 4,50 € pour les 14-26 ans

MAM (16<sup>e</sup>) Ouvert du mardi au dimanche de 10 h à 18 h Nocturne le jeudi jusqu'à 22 h

## LE NU MASCULIN À ORSAY



Des courbes voluptueuses, de belles et fines hanches, le port délicat, de longues jambes, un pas léger, une sensibilité à fleur de peau, une bouche sensuelle... Serait-ce là le portrait d'une femme? Détrompez-vous, c'est le corps magnifique d'un homme que je vous décris! L'exposition récemment ouverte au musée d'Orsay nous fait pénétrer dans le monde assez méconnu du nu masculin, de 1850 à nos jours, d'abord exercice académique imposé, puis véritable source d'inspiration pour de nombreux artistes. Thème ô combien passionnant, effacé au profit du nu féminin, omniprésent dans la peinture et la photographie.

L'homme est un être bien complexe, plein de contradictions et dégagant une sensualité parfois très différente : il peut être encore adolescent, proche de la femme, viril et musclé à l'image des héros grecs, vio-

lent et torturé comme nos contemporains. Roland Barthes disait que lorsque l'on regardait un nu, on pouvait choisir de regarder l'œuvre comme une beauté simple picturale, mais que le regard revenait inévitablement vers le sexe, objet érotique de convoitise et de fantasme.

L'homme proche de l'enfance est fragile, pudique; sa nudité n'est pas sensuelle, elle reflète encore l'innocence de l'état primitif. Le *Saint Sébastien soigné par Irène à la lanterne* de Georges de La Tour illustre parfaitement l'adolescent, au corps fin et longiligne, encore protégé par la figure maternelle de la femme qui voit en lui l'enfant. Ses traits sont fins et, comme pour le Christ, le voile cache ses parties intimes. À une époque plus actuelle, Picasso et ses *Adolescents*, œuvre de la période rose très poétique de l'artiste, présente deux jeunes gens entièrement nus et exposant leur nudité au spectateur de façon totalement naturelle : le regard perdu dans l'infini, on ne sait si elle est volontaire ou inconsciente.

Chez Pierre et Gilles, photographes homosexuels qui ont fait du kitsch et du nu leur marque de fabrique, l'approche du nu masculin oscille entre une sensualité évidente des modèles posant, tout en muscles et idéalisés à l'extrême, la peau si lisse que l'on croirait à une poupée de plastique – métaphore de notre société obsédée par l'apparence et l'éternelle jeunesse – et l'inconscience de l'érotisme dégagé, avec des hommes très jeunes. Paradoxe de la nudité masculine qui peut à la fois être virile par le corps et féminine par la façon dont on la conçoit.

À l'inverse d'une nudité symbole d'innocence, on trouve le nu viril tel que la plupart des gens l'enviesagent, symbole de la puissance physique de l'homme. Le corps devient une sculpture en soi, alliant force et délicatesse, un sujet artistique grâce auquel on peut jouer sur l'ambiguïté virile et sensuelle, comme chez

les photographes Man Ray ou Voinquel, qui s'amuse à mêler contemporain et référence antique aux mythes. L'Homme est associé à l'héroïsme : sa force corporelle devient sa vertu, la virilité devient proportionnelle à la masse musculaire. L'apparition du sport et de l'hygiène de vie à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle va préfigurer le culte du corps sain et la nudité exhibée pour le montrer et révéler qui l'on veut paraître.

Si la nudité peut être belle par sa perfection, elle peut aussi l'être par la souffrance dont elle provient. Dans *La Roue de la Fortune* d'Edward Burne-Jones, les corps des hommes esclaves du Destin (qui est une femme !) se tordent de douleur ; leurs muscles sont contractés à l'extrême, beaux dans le supplice. Le corps n'est plus que de la chair. De nombreux artistes du XX<sup>e</sup> siècle exploitent le thème de cette nudité déshumanisée : le nu n'est plus valorisé en tant que symbole de la force du mâle, mais de sa faiblesse ; la nudité, exposée sans pudeur, en devient répugnante car elle ne renvoie plus à un idéal ; le corps qui n'est que chair est destiné à la décomposition organique. Chez Lucian Freud, grand peintre du XX<sup>e</sup>, *Parties de Leigh Bowery* montre le sexe de l'homme de face au spectateur, comme unique sujet du tableau, non sans rappeler le fameux *L'Origine du monde* de Courbet qui avait fait scandale au siècle précédent. Ce n'est plus qu'un morceau de viande, exposé violemment à une lumière brute qui en fait ressortir toute la laideur et la couleur presque jaunie, comme prémices de la mort. Dans les œuvres d'Egon Schiele, la nudité garde ce caractère effrayant auquel s'ajoute

la dimension psychologique : le nu cadavérique, anorexique, qui laisse entrevoir la cage thoracique, et atrophié conduit à un morcellement de l'individu et traduit une angoisse face à l'existence.

Dans notre société, même si la nudité n'est plus (vraiment) un tabou, elle sert néanmoins d'arme, de moyen d'expression et de critique pour l'artiste. *Would be martyr and 72 Virgin*, de David LaChapelle, représente un homme nu ligoté par des femmes voilées musulmanes, heureuses de se libérer enfin du joug autoritaire de l'homme ! Mais la nudité peut aussi être synonyme de dénuement et de pauvreté, à l'image d'un clochard fragile qui dort sans vêtements dans la rue, exposé au regard de tous.

L'exposition présente une grande quantité d'œuvres (pas toujours très bien classées !) qui rendent l'homme tantôt repoussant tantôt hautement désirable, passant par toutes les étapes de la vie, de la jeunesse à la vieillesse (ce pauvre Job tout fripé !), en dévoilant en particulier pour le plus grand plaisir ou non des littéraires, une sculpture de notre cher Balzac national nu !! Un homme comme les autres au fond... SG / ill. SG

**Infos pratiques** Gratuit pour les moins de 18 ans

Musée d'Orsay, Paris 7<sup>e</sup>

Ouvert de 9h30 à 18 h les mardi, mercredi, vendredi et le week-end, et de 9h30 à 21h45 le jeudi

Fermé le lundi et les jours fériés

**VALLOTON** «Cadrage évocateur d'éléments hors champ». Ces six mots résumeraient une bonne partie de l'œuvre complexe et multiple de Félix Vallotton exposée au Grand Palais jusqu'au 20 janvier 2014. Peintre idéaliste, nabi, surtout pas impressionniste et donc pas vraiment en phase avec son époque, et c'est ce qui fait toute sa beauté. Ses xylographies (gravures sur bois pour les non-hellénistes...) et ses nues surprennent. Une large rétrospective sur ce peintre méconnu du début du XX<sup>e</sup> siècle (1865-1925), né Suisse et mort Français. Vraiment à ne pas louper! CPH



**Infos pratiques** 8 € pour les 16-25 ans et gratuit en dessous (bande de veinards)

Grand Palais (Paris 8<sup>e</sup>) Ouvert tous les jours de 10 h à 20 h, sauf le mardi. Nocturnes jusqu'à 22 h le mercredi  
Vacances de Noël : tous les jours de 9 h à 22 h, sauf le mardi

## L'INCROYABLE VIE D'ADÈLE

*Attention : Cet article révèle des éléments clés de l'intrigue.*

Il y a eu le triomphe, puis la polémique. Mais que l'on en dise du bien ou du mal, chaque témoignage ne fait que renforcer la force de ce film.

Tout d'abord sacré à Cannes au mois de mai par la palme d'or, *La Vie d'Adèle* se démarque des autres lauréats puisque la palme ne fut pas seulement attribuée au film mais aussi à ses deux actrices : Léa Seydoux et Adèle Exarchopoulos. L'effervescence autour du film fut d'autant plus grande que sa sortie s'inscrivait dans un contexte de débat autour du mariage homosexuel. Puis vint la polémique autour des méthodes de tournage du réalisateur Abdellatif Kechiche qui, d'après les propos de Léa Seydoux, les a poussées, elle et sa partenaire, à se surpasser en refaisant certaines prises une centaine de fois (comme celle de leur rencontre en pleine rue), sans tenir compte de leur résistance physique.

Le scénario est à la fois singulier et très simple, il suit l'histoire d'Adèle et de ses amours, du lycée à ses premières années d'enseignement. Dans la première partie du film, Abdellatif Kechiche se replonge dans les tourments de la vie lycéenne comme il l'avait déjà fait dans *L'Esquive*. Adèle, poussée par ses amis, sort avec un garçon de son lycée qu'elle croise le matin dans le bus qui l'amène à Lille. Mais, très vite, elle se rend compte qu'elle se force et n'est pas heureuse. Plusieurs éléments vont la faire douter de son orientation sexuelle : elle est troublée par le baiser d'une fille de sa classe, elle est hantée par une fille aux yeux bleus croisée un instant.

Adèle aide le hasard et part à la recherche de cette jeune femme, Emma. Alors commence leur histoire. Emma initie Adèle à un amour inédit et lui fait découvrir un nouveau cercle de personnes, ses amis artistes et d'autres homosexuels. La caméra s'attarde sur leurs corps, particulièrement pendant les scènes de sexe très longues, sur les détails de leurs visages, leur peau et leurs regards où l'on décerne l'admiration d'Adèle pour Emma. Le spectateur s'attache à Adèle, à sa bouche légèrement entrouverte et à son palmier

sur la tête, mais s'éloigne d'Emma en même temps que cette dernière s'éloigne d'Adèle. L'égoïsme et le peu d'intérêt qu'elle porte à son amie, tout particulièrement durant la soirée intégralement préparée par Adèle, nous font pressentir que leur histoire s'achève. Durant cette soirée, la caméra s'attarde sur les amis artistes d'Emma qui entourent le couple, mais ne font que passer. Il en va de même pour les parents et les proches d'Adèle, dont la présence rappelle la difficulté de s'affirmer en tant que lesbienne, les réactions violentes et absurdes que cela peut causer et les questionnements personnels permanents que cela entraîne. Adèle, délaissée, doute et trompe Emma avec son collègue de travail à la maternelle. La rupture entre les deux femmes fait éclater aux yeux du spectateur l'incroyable talent des actrices qui les incarnent, particulièrement visible dans cette scène d'une violence à la fois physique, verbale et émotionnelle. Dès lors, Adèle vit seule mais la tristesse la rattrape toujours, comme lorsque, au beau milieu du spectacle de danse africaine de l'école, les larmes lui montent aux yeux. On s'habitue ainsi à l'entendre et à la voir renifler : comme elle le dit elle-même, « [elle] pleure tout le temps ». Emma lui manque et elle espère toujours qu'elles se remettront ensemble, mais Emma vit avec Lise et sa fille, devenues sa famille. Comme Adèle, on espère qu'Emma accepte de revenir vers elle à la fin du film ; cependant, Adèle n'est plus présente que dans les toiles d'Emma. À l'image de son corps omniprésent dans la peinture d'Emma, son visage habite chaque plan du film.

Adèle Exarchopoulos réussit une prestation incroyable et porte à elle seule cet excellent film qui peut être élevé au rang des chefs-d'œuvre. *La Vie d'Adèle* est long mais c'est une vraie fresque amoureuse autour d'un personnage dont Abdellatif Kechiche s'est emparé un matin, alors qu'elle sortait de chez elle, et qu'il a laissé près de huit ans plus tard, marchant dans la rue et tentant de fuir une femme qui l'avait à la fois fait grandir et mûrir mais aussi terriblement blessée. Le personnage d'Adèle traverse les années et rien ne dit qu'une caméra ne se posera pas à nouveau sur elle pour un chapitre 3.

MC

## LE COIN(COIN) DE PIATCH ET MOLIDE JACQUES LE DEMY-DIEU

Cet article arrive un peu tard, étant donné que cet homme est mort depuis plus de vingt ans et que l'exposition lui étant consacrée à la Cinémathèque française est terminée depuis plusieurs mois. Vous n'avez pas eu le temps d'aller la voir, ou, plus probablement, vous avez eu la flemme de lever votre proéminent derrière du fauteuil qui en garde la marque depuis maintenant plusieurs années? Pas de panique, nous sommes là pour pallier votre paresse et vous en faire un compte rendu, avec moult détails.

La première chose à savoir est que vous n'appréciez cette exposition que si vous connaissez réellement au moins trois films de Jacques Demy (sinon vous n'y comprendrez que pouic). L'énorme point positif (non, pas celui sur votre nez, ça, c'est un point noir, demandez à votre mère de vous l'enlever) est la reconstitution très fidèle des décors, en particulier la boutique de Guillaume Lancien dans *Les Demoiselles de Rochefort*, avec toutes ses œuvres d'art, ou encore les papiers peints dans *Les Parapluies de Cherbourg* et les statues (certes un peu effrayantes) du château de *Peau d'âne*. Vous serez probablement déçus (sortez les mouchoirs) d'apprendre que les robes exposées ne sont pas les originales; la peau de l'âne, en revanche, est bien celle que portait Catherine Deneuve (et l'âne aussi avant qu'on le dépèce; sauf que vous serez aussi déçus d'apprendre que ce n'est pas une vraie peau d'âne). À chacun de ces trois films (les plus connus) est dédiée une salle, dans laquelle tournent en boucle des chansons et des extraits. Tous les murs de l'exposition sont recouverts de photographies prises pendant les périodes de tournage (la plupart sont d'Agnès Varda), ce qui est intéressant, même s'il est vrai que voir la princesse de *Peau d'âne* fumer, ça casse un peu le mythe. Ensuite, il y a énormément de petits détails qu'apprécieront ceux qui connaissent bien les films, notamment les partitions des *Parapluies de Cherbourg* – chouette, vous allez pouvoir faire semblant de savoir lire la musique en prenant un air absorbé – ou encore la petite rose tournoyante, clignotante et bruyante censée représenter celle qui guide le prince vers *Peau d'âne* (en réalité, celle-ci nous a plutôt guidées vers la sortie, elle était franchement effrayante).

Un des gros intérêts de cette exposition : découvrir des films dont vous ne soupçonniez même pas l'existence – à vous de juger s'ils valent la peine ou non qu'on les sorte de l'ombre. Vous pouvez par exemple regarder *Le Joueur de flûte*, *La Table tournante* (avec Anouk Aimée dans le rôle de la bergère), *Lady Oscar* ou encore *Parking*.

Voilà pour ce qui concerne l'exposition. Quant aux films en eux-mêmes, quels que soient vos goûts en matière de cinéma, il y en a quelques-uns qu'il est absolument vital d'avoir vu. Nous en avons sélectionné cinq.

### *Lola (1961)*

« Dans la vie on n'aime qu'une fois. Pour moi, c'est déjà fait. » Durant tout le film, Lola attend Michel, le père de son fils, qui l'a quittée sept ans auparavant. C'est le seul film qui ne fasse pas consensus entre les deux (éminentes) journalistes que nous sommes : Piatch a détesté, Molide a adoré.

Les points positifs : C'est le premier film de Jacques Demy mais la musique est déjà signée Michel Legrand. C'est un réel hymne à la ville de Demy, Nantes, avec de sublimes images (en noir et blanc) d'autant plus que le film a été remastérisé il y a environ un an. On y trouve déjà l'ambiance de tous ses films, légère mais mélancolique avec les chassés-croisés amoureux qu'il semble tant affectionner.

Les points négatifs : En réalité, il n'y en a qu'un : Anouk Aimée, qui a la chance d'avoir un physique avantageux et un charme fou, mais dont le jeu est à la limite du supportable. On comprend pourquoi Jacques Demy s'est ensuite mis à faire chanter ses acteurs (elle a certes une chanson dans le film, mais Piatch peine à la regarder « se dandiner telle une poule » sans détourner les yeux).



### *La Baie des anges (1965)*

Dans ce film, point de chant, point de danse, point d'Anouk Aimée et toujours pas de couleur : le noir et le

blanc sont mis en valeur par les cheveux blond platine de Jeanne Moreau, et surtout par toutes ses tenues qui sont exclusivement noires et/ou blanches. *La Baie des anges* était censé n'être qu'un film de transition parce que les distributeurs doutaient du succès des *Parapluies de Cherbourg*. L'histoire est on ne peut plus simple : les deux personnages principaux, incarnés par Claude Mann et Jeanne Moreau, qui passent leurs journées à jouer dans des casinos, se rencontrent à Nice. Ce pourrait être le début d'une belle et longue histoire amoureuse, mais l'amour pour le jeu semble toujours le plus fort ; Jeanne Moreau ne cesse de disparaître (« Elle est où, Jeanne ? »), et oscille entre sa résolution de partir le jour même (ce qu'elle ne fait jamais) et de rester, au rythme de leurs pertes et de leurs gains au jeu – elle est prête à parier jusqu'à son billet de train. Ce film, qui nous entraîne dans un tourbillon de passions, de vice, de jeu d'amour et de hasard, et qui dure moins d'une heure et demie, est la preuve que la longueur ne fait pas le chef-d'œuvre. C'est court mais intense.



### *Les Parapluies de Cherbourg (1964)*

Geneviève (Catherine Deneuve), qui se retrouve seule lorsque Guy (Nino Castelnuovo) part pour la guerre d'Algérie, découvre qu'elle est enceinte. Pour sauver sa réputation, sa mère la pousse à épouser le riche Roland Cassard (interprété par Marc Michel), personnage déjà présent dans *Lola*. C'est donc en quelque sorte la suite du premier film de Demy, mais beaucoup de choses ont changé entre les deux. D'abord, le film est en couleur, et, surtout, l'aspect « comédie musicale » s'est définitivement installé : c'est son premier (et seul) film à être intégralement chanté, ce qui paraîtrait sans doute assez pesant si la musique n'était pas signée Michel Legrand. On pourrait donc penser que c'est un film gai... que nenni ! C'est l'un des films les plus déprimants que vous puissiez voir. On sait d'ailleurs (grâce à la susdite exposition) que Jacques et Michel avaient annoté sur la partition du film : « premier mouchoir », « deuxième mouchoir »... Votre challenge : ne

pas pleurer devant le désespoir de Catherine Deneuve (« Mais je ne pourrai jamais vivre sans toi... », chante Molidé à Piatch en rédigeant ce chef-d'œuvre journalistique), ou, pire que tout, devant la scène finale (mais bien sûr nous ne vous révélerons rien, vous vous en serviriez comme excuse pour ne pas le regarder, bande de quiches). Le plus important à retenir, c'est qu'il s'agit du premier film de Demy avec Catherine Deneuve qui deviendra, comme vous le savez sûrement, son actrice fétiche.

### *Les Demoiselles de Rochefort (1967)*

On retrouve Catherine Deneuve, avec Françoise Dorléac, sa demi-sœur dans la vraie vie (mais sa jumelle

dans le film) et, dans le rôle de leur mère, Danielle Darrieux (qui d'ailleurs jouera à nouveau la mère de Catherine Deneuve dans *8 Femmes* de François Ozon, trente-cinq ans plus tard). Si vous ne l'avez pas vu... eh bien ça doit devenir votre nouvelle priorité dans la vie (car la Piatch est un animal sanguinaire et elle est prête à vous tuer). C'est le film parfait si vous êtes triste, si vous êtes heureux, si vous vous ennuyez... Il est exactement à l'opposé des *Parapluies de Cherbourg* : il respire la joie de vivre, grâce à ses couleurs vives et à ses chansons que tout le monde connaît. En réalité, les jumelles (Delphine et Solange), des artistes qui vivent un peu dans leur propre monde, ne sont pas particulièrement sympathiques, voire légèrement agaçantes par moments, et ne répondent pas toujours à propos (grand moment d'incompréhension quand Solange répond qu'elle « enseigne la musique parce que ça [lui] plaît » alors que son interlocuteur lui demande si elle est l'« horrible sadique » qui vient de commettre un

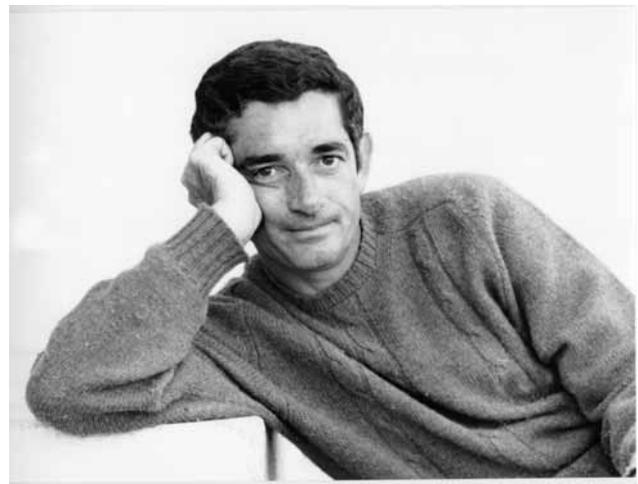
meurtre). Mais cela n'enlève rien au charme du film, ni de ses acteurs : Jacques Perrin, dans le rôle d'un peintre-militaire-poète à la recherche de son « idéal féminin » (qui agace souverainement Molide mais dont Piatch est éperdument amoureuse); George Chakiris et Grover Dale qui jouent des forains voyageant « de ville en ville »; Michel Piccoli, l'ex-fiancé d'Yvonne, la mère des jumelles, toujours amoureux d'elle et qui ne sait pas qu'ils habitent dans la même ville; enfin Gene Kelly, qui parle français avec un irrésistible accent américain, dans le rôle d'un compositeur venu rendre visite à un vieil ami. Tout est parfait : les chansons de Michel Legrand, les chorégraphies, les costumes aux couleurs vives et l'atmosphère générale qui reste toujours légère malgré un dénommé Dutrouz qui découpe une femme en morceaux (« Dutrouz... et il faisait des manières pour découper le gâteau ! »), femme qui n'est autre que Lola, « une ancienne danseuse des Folies Bergère », le personnage principal du tout premier film de Demy.

### *Peau d'âne (1970)*

« Mon enfant, on n'épouse jamais ses parents. » Demy nous propose ici sa version d'un conte bien connu : une reine sur son lit de mort fait promettre à son époux (Jean Marais) de ne se remarier que lorsqu'il aura trouvé une femme plus belle qu'elle, ce qu'il juge impossible. Bien des années après, il découvre que la seule femme qui soit plus belle que la reine est sa propre fille (en réalité la reine et la princesse sont interprétées par la même actrice, Catherine Deneuve, qui a juste changé de perruque) : depuis la mort de sa femme il avait refusé de voir sa fille, et il ne découvre sa beauté qu'en voyant un portrait d'elle; c'est la deuxième fois, avec *Les Demoiselles de Rochefort*, qu'un portrait de Deneuve est réalisé pour un film et, dans les deux cas, elle n'est pas franchement gâtée. Le roi tombe amoureux de sa fille et certaines scènes, notamment celle durant laquelle il lui lit un poème d'amour, mettent réellement mal à l'aise; la princesse a une tendresse infinie pour son père mais, heureusement, sa marraine la fée (Delphine Seyrig) est là pour lui ordonner de fuir. D'ailleurs, à la fin, surprise ! c'est elle qui épouse le roi.

Il y a beaucoup de raisons d'aimer ce film : parce que les robes sont sublimes, parce que c'est la première fois que Jacques Demy utilise la magie dans un film, parce que la fée des Lilas est géniale et apporte un peu d'humour à un sujet qui est vraiment dérangeant, parce que ça se termine bien ou encore parce qu'il y a un perroquet qui chante et un âne qui défèque de l'or (et, encore une fois, parce que Michel Legrand a écrit des chansons qui sont devenues cultes).

Jacques Demy est donc très regretté, et on espère qu'un cinéaste nous fera à nouveau aimer les comédies musicales françaises, qui se font de plus en plus rares (certains s'y sont essayés, tel Christophe Honoré, de façon plus ou moins concluante). Quant à Michel Legrand (même s'il n'est point encore mort), il peut être tranquille, M<sup>me</sup> Poletto-Forget est prête à assurer sa relève, comme en ont témoigné plusieurs de ses cours (sa composition principale s'intitulant « On ne commence pas une question par un "mais" », avec des claquettes en accompagnement). P & M



### **Bonus : les tribulations de Piatch et Molide**

Comme à chaque numéro de *The Fool*, nous vous faisons part de nos palpitantes aventures dans la jungle des cinémas d'art et essai parisiens et vous livrons un conseil d'expert affûté.

*Comment manger dans un cinéma d'art et essai ?*

C'est très simple : comme dans tout cinéma, munissez-vous de Mikado ou autre denrée sucrée et délicieuse. Cependant, prenez garde, avec le bruit de l'emballage et de votre gracieuse mastication, vous risquez de vous attirer, tout comme nous-mêmes, les foudres de votre voisin. Mais la Molide est un animal rusé et elle a mis au point une astuce consistant à attendre que le volume musical soit suffisant pour couvrir le bruit de votre festin (c'est ce que nous avons appelé la méthode *boufftantktupeux*, aussi nommée la méthode du *fat ninja*). NB : il n'est pas nécessaire d'appliquer cette technique si la moyenne d'âge du public est supérieure à 70 ans (ils auront probablement oublié leur sonotone, ou alors, et c'est du vécu, leurs ronflements couvriront vos bruits).

## BLUE(S) JASMINE : WOODY ALLEN REVIENT AUX ÉTATS-UNIS



Cate Blanchett, *Blue Jasmine*. Il y a vingt-cinq ans, Gena Rowlands, *Another Woman*

De l'autre côté de l'Atlantique, dans le port de San Francisco, et non celui de Rochefort, deux autres sœurs crèvent l'écran. Elles ne sont pas jumelles du tout : une blonde et une brune, une dépressive et une surexcitée, et, pour les incarner, une Australienne et une Anglaise, tout cela filmé par un Américain, et quel Américain : Woody Allen.

Woody Allen, cinéaste bien connu du grand public, revient en 2012 aux États-Unis, après un exil en Europe de quelques années, faute de financement américain, pour y tourner un nouveau film : *Blue Jasmine*. Récemment sorti sur les écrans en France, le film raconte, ou plutôt décrit la vie de Jasmine (Cate Blanchett). Elle semble folle, elle parle toute seule, elle avale de manière compulsive ses comprimés de tranquillisant à longueur de journée. Jasmine, ou plutôt Jeannette, de son vrai nom, après la soudaine déchéance de son mari due à la découverte de ses nombreuses fraudes fiscales et financières, et sa mort en prison, va s'installer chez sa sœur, Ginger (Sally Hawkins), caissière modeste de San Francisco. La chute est rude, après une vie passée dans les cocktails et les réceptions ; le retour aux États-Unis de Woody Allen est tout désillusion et cafard. Tous ses films depuis *Match Point* en 2005 ont été tournés au moins en partie en Europe (Angleterre, Espagne, France). De ces films on gardait un souvenir plaisant, joyeux, bref, l'Europe avec son romantisme avec ses *happy ends*, et un Woody Allen de bonne humeur. De retour aux États-Unis, le cinéaste a perdu sa bonne humeur et son romantisme.

Il y a vingt-cinq ans, en 1988, Woody Allen filmait Gena Rowlands dans son film *Another Woman* (*Une autre femme*), une autre femme trompée mais aussi une autre dépression, une autre vie remise en cause. Le thème de la dépression traverse toute l'œuvre du réalisateur : *Blue Jasmine* semble être un point d'aboutissement et de non-retour du cinéaste dans le cynisme sur la dépression. Même Gena Rowlands n'avait pas atteint le point que Jasmine paraît atteindre.

Cette fois-ci, Woody Allen filme Cate Blanchett. Son maquillage coule, elle transpire, elle pleure et se mouche, elle est pitoyable dans la déchéance de la grande bourgeoisie et dans son hystérie ; et pourtant, filmée par Woody Allen, elle est fascinante. On se prend au cynisme du cinéaste (on a beau y être habitués, on ne peut s'empêcher de remarquer à quel point il est fort dans ce film) qui semble animé d'une colère à l'égard de la grande bourgeoisie américaine. Tous les acteurs sont brillants, tant Alec Baldwin (employé ici à contrepied de ses rôles habituels) que l'actrice britannique Sally Hawkins (tous deux des habitués de Woody Allen). Mais Cate Blanchett est encore meilleure : on ne peut se prendre d'affection pour aucun des personnages, et surtout pas le sien, mais on est étrangement entraîné par le cynisme de Woody Allen, même si le rire reste coincé dans la gorge lorsque Jasmine parle toute seule. On voudrait en rire mais le rire est faux, angoissé. *Blue Jasmine* n'est peut-être pas le meilleur film de Woody Allen, mais il pourrait bien être la plus belle performance de Cate Blanchett. En route pour un Oscar ?

## ENTREVUE AVEC NICOLAS LORMEAU

Vendredi 22 mars 2013... Que suis-je venu faire dans cette salle des Médailles où règne encore une ambiance festive et où une faible mélodie aux accents mélancoliques, emprisonnée entre les murs aux miroirs obsédants, continue à résonner ? Je retourne souvent dans cet univers magique, où se retrouvent d'autres âmes, ayant vécu comme moi en ces lieux imprégnés des joies et peines de la jeunesse...

Il est rare que l'on me rende visite et la solitude s'est emparée de mon cœur depuis que « le castor » m'a quitté pour rejoindre Descartes dans la tour Clovis. Paul aussi est parti vers de nouveaux horizons, me laissant à mes découvertes des temps présents.

Ce jour, alors que je me revoyais une fois encore dans mes années de lycée – assez orageuses il faut dire –, l'arrivée d'une troupe d'élèves m'a arraché à ma rêverie dès les premières heures de la matinée. Ils sont nombreux, garçons et filles confondus... intéressant. Toujours aussi agités que de mon temps. Le professeur est une femme. Elle leur dit de poser leurs sacs au fond de la salle et de ne pas être trop bruyants... ils se débarrassent de leur lourde carapace dans un piétinement de primitifs n'ayant pas grand-chose à voir avec le rythme de valse qui animait autrefois cette salle de bal.

Le remue-ménage a bien duré un bon quart d'heure, et leur professeur fait remarquer à tous ces étourdis le désaccord entre ses recommandations et l'application qu'ils en ont faite, mais « qu'il était trop tard pour tout recommencer ». Je soupire de soulagement... un mal de tête commençait à m'envahir.

Que viennent-ils faire ici ? Ce n'est pas un cours : on a repoussé les tables pour faire de la place et disposé les chaises en cercle, limitant un espace propice à une sorte de mise en scène théâtrale. Qu'attendent-ils donc ? Le professeur semble elle aussi attendre quelque chose ou quelqu'un. Elle ouvre à deux battants l'imposante porte principale. J'entends dire qu'elle donne sur le centre de documentation des prépas... Oh souvenez-vous de khâgne !

Cependant, mes jeunes barbares semblent affairés à répéter les vers d'une pièce... oui... de Victor Hugo... Je saisis un vers au vol : « Monts d'Aragon ! Galice ! Estramadoure ! » Voilà bien l'héroïque et mystérieux *Hernani*... Aurais-je préféré une arrivée dans un enfer atypique dépourvu de pals et de grils mais pourvu de trois canapés ? Je suis un peu vexé...

Mais voici que l'arrivant attendu fait son entrée... par l'escalier dérobé... Il a lui aussi le sens du mystère !

« Bonjour ! » Ton enjoué, regard malicieux, maintien assuré, il a un pas agile et une attitude décontractée. Prêt à rejoindre son auditoire, il se ravise, déclarant :

« Ah, je vais chercher mes lunettes... je me fais vieux ! » Silence absolu. Il s'exclame alors, prenant un air faussement courroucé : « D'habitude, on me dit en chœur "Mais non !" », pour me rassurer. » Je pense qu'il veut détendre l'atmosphère, et il y réussit : quelques rires, timides et discrets.

Nous entrons dans l'action. Le professeur nous apprend que ses élèves ont « mis en voix » un extrait d'*Hernani*, et qu'elle souhaiterait avoir l'avis d'un metteur en scène de la Comédie Française sur les performances de ces jeunes interprètes. Je commence à trouver ça intéressant... Comment vont-ils s'en tirer ?

« Alors, je propose que dans un premier temps, vous me posiez des questions, puis, je vous laisserai me montrer un peu ce que vous avez préparé. » Un ange passe. Enfin, un élève ose prendre la parole. « Comment nous conseillez-vous de prononcer l'alexandrin ? » La réponse du metteur en scène – j'apprends par la suite qu'il se nommait Nicolas Lormeau – est très détaillée et le monologue dure près de vingt minutes. « Tout dépend de la pièce. Par exemple, choisissons une œuvre racinienne. » Je vois une jeune fille se lever et lui tendre un livre. « *Phèdre*, c'est très bien. Au hasard, prenons une réplique : "Quand tu sauras mon crime et le sort qui m'accable, Je n'en mourrai pas moins, j'en mourrai plus coupable." (I, 3, v. 241-242)

Alors là, vous pouvez voir que toutes les conventions de l'alexandrin sont respectées : césure à la fin des douze syllabes, courte respiration au premier hémistiche et, un peu plus loin, il y a une alternance entre rimes féminines et rimes masculines. Tenez, pour ceux qui connaissent la musique, l'alexandrin racinien, c'est un peu comme ça. » D'une voix juste et mélodieuse, il entonne un air de Mozart. « En revanche, si l'on prend *Hernani* de Victor Hugo, on s'aperçoit qu'on ne peut pas lire l'alexandrin de la même façon. Prenons par exemple le début de la pièce :

"Suis-je chez doña Sol ? fiancée au vieux duc  
De Pastrana, son oncle, un bon seigneur, caduc,  
Vénérable et jaloux ? Dites ? La belle adore  
Un cavalier sans barbe et sans moustache encore,  
Et reçoit tous les soirs, malgré les envieux,  
Le jeune amant sans barbe à la barbe du vieux."  
S'il m'était donné de pouvoir rire, je l'aurais fait : Nicolas Lormeau avait lu ces vers comme ceux de Racine, et le résultat était burlesque. La réplique était parfaitement incompréhensible ! Il la relut en omettant la coupure classique et en reliant entre eux les morceaux de phrase. Certains vers semblaient être de vingt-quatre ou même de trente-six syllabes, les rimes étaient estompées, mais tout le sens du texte en prenait du relief. » MK

## LES ACTEURS ONT PERDU UN ÊTRE CHER

Souvenons-nous...

Le lundi 7 octobre 2013, vers 20h40, un cancer du poumon emportait un metteur en scène de théâtre et d'opéra, un réalisateur et scénariste de cinéma, un acteur français, un homme qui nous a fait rencontrer la reine Margot, qui nous a fait retrouver Phèdre, qui nous a révélé Bernard-Marie Koltès, qui nous a passé l'anneau au doigt; un homme qui a appris « ce que je ne sais pas, d'une certaine façon à devenir la personne que je ne suis pas encore ».

Un immense artiste. Un homme immense.  
Patrice Chéreau.

### Un homme de théâtre...

Souvenons-nous de cet homme qui, alors magnolodovicien, rejoint en 1964 la troupe de théâtre de son établissement comme acteur, metteur en scène, décorateur et costumier.

Deux ans plus tard, il prend la direction du théâtre de Sartrouville qu'il dirige jusqu'en 1969. Durant ce laps de temps, Chéreau convainc autant qu'il divise, par ses options scéniques qui allient son goût de l'innovation esthétique et l'image fastueuse.

En 1967, il monte *Les Soldats*, de Lenz, qui reçoit le prix du Concours des jeunes compagnies.

C'est à la demande de Roger Planchon que Chéreau est nommé en 1972 codirecteur du Théâtre national populaire de Villeurbanne, auquel il donne de nouvelles ambitions, proches des idéaux de mai 68.

À partir de 1982, Chéreau travaille dans un endroit où il est enfin seul maître d'œuvre : la Maison de la culture de Nanterre, devenue Théâtre des Amandiers. C'est ici qu'il va faire connaître l'œuvre de son ami Bernard-Marie Koltès, en mettant en scène notamment *Combat de nègre et de chiens*.

Hormis Koltès, Chéreau monte d'autres pièces d'auteurs contemporains (*Quartett*, de Müller, *Les Paravents*, de Genet), sans pour autant tourner le dos aux textes classiques.

Toutes ses mises en scène se font avec le même bonheur et suivant un style qui allie lyrisme et puissance esthétique.



En 1989, sa mise en scène d'*Hamlet* est récompensée par le molière du Meilleur metteur en scène.

En 2003, Chéreau monte l'un de ses plus grands triomphes : *Phèdre*, aux Ateliers Berthier du Théâtre de l'Odéon. Sa mise en scène fait exploser la diction de l'alexandrin classique. Le spectacle obtient trois molières, dont celui du Meilleur spectacle du théâtre public.

### ... d'opéra...

Souvenons-nous aussi de cet homme qui, à 32 ans, en 1976, à la demande de Pierre Boulez et sous sa direction musicale, met en scène dans le Palais des festivals de Bayreuth les quatre opéras de la *Tétralogie* de Wagner.

Sa mise en scène provoque un scandale lors des premières représentations. Chéreau est hué par le public, et reçoit même des menaces de mort.

Il récidive pourtant, et, à la dernière du *Ring*, le 26 août 1980, ce n'est pas un, deux, trois ou quatre rappels qu'exige le public, mais cent un. Cent un levers de rideau au son assourdissant des applaudissements, qui durent en tout quatre-vingt-sept minutes !

Par la suite, après avoir quitté la direction du Théâtre des Amandiers en 1990, il se consacre de plus en plus à la mise en scène d'opéras. Pour n'en citer qu'une : *Elektra*, de Richard Strauss, qui a fait un triomphe au Festival d'Aix-en-Provence en cet été 2013.

### ... et de cinéma

Souvenons-nous enfin de cet homme qui réalise pas moins de quatorze longs métrages entre 1974 et 2005. C'est avec *L'Homme blessé*, qui obtient en 1983 le César du Meilleur scénario original, que Chéreau connaît son premier vrai succès cinématographique.

D'autres suivront, parmi lesquels *La Reine Margot* (1994), adapté du roman d'Alexandre Dumas, qui obtient le Prix du jury au Festival de Cannes et, l'année suivante, cinq Césars.

La consécration pour Patrice Chéreau en temps que réalisateur vient en 1998, avec son film *Ceux qui m'aiment prendront le train*, pour lequel il reçoit le César du Meilleur réalisateur.

« On répète que la différence tient à la présence des acteurs, à la catharsis, etc. mais moi, je ne fais pas de différence entre cinéma et théâtre qui sont deux techniques pour raconter des histoires. »

Raconter des histoires, telle était la volonté de Patrice Chéreau. En effet, pour lui, si on raconte bien une histoire, on peut raconter le monde et discerner la place que l'on a dans ce monde, ainsi que les problèmes auxquels nous sommes confrontés.

Ce projet, extrêmement ambitieux, Patrice Chéreau l'a entrepris inlassablement au théâtre, à l'opéra et au

cinéma, avec toujours cette mise en scène exceptionnelle des visages et des corps.

Le mercredi 16 octobre 2013, sous une pluie fine et un flot d'applaudissements, le cercueil blanc sortit de l'église Saint-Sulpice et se dirigea vers le cimetière du Père-Lachaise. Pour ce dernier voyage, le metteur en scène était accompagné par sa famille, son compagnon, ses amis, ainsi qu'une foule d'artistes ayant travaillé avec lui et venus témoigner leur profonde reconnaissance envers cet homme qui s'est rendu si cher au monde du spectacle.

AdBdG

## POMMERAT, MAGICIEN DU THÉÂTRE

Joël Pommerat, dramaturge, metteur en scène, qui se désigne comme un « écrivain de plateau », ne cesse de remporter des succès assourdissants. Cet homme qui écrit ses pièces au fil des répétitions avec les acteurs de sa troupe, la compagnie Louis Brouillard, semble créer de la magie.

Tout commence en 1990 lorsque Joël Pommerat monte sa compagnie avec sept acteurs et décide de créer une pièce par an avec toujours les mêmes acteurs à ses côtés. Très jeune, le théâtre l'avait passionné. Il fut acteur avant de se diriger vers l'écriture. Sur cette lancée, il enchaîna les créations comme *Au monde* ou *Cendrillon*. Des pièces qui semblent nous parler de notre monde tout en gardant un aspect d'univers à part, venant du trouble et du mystère de ses créations.

Dans l'univers si mystérieux de Pommerat, la lumière, le son et le corps revêtent une signification particulière. En association depuis 1997 avec Éric Soyer, scénographe et créateur de lumières, il compose ces spectacles lumineux, sonores. Les lumières jaillissent, s'éclipsent, jouent avec le regard du spectateur. Ainsi les traits de lumière qui évoquent des fenêtres, comme si la source lumineuse venait de l'extérieur, ou les fondus au noir

qui rappellent le cinéma entraînent les yeux du spectateur dans un espace tout autre que celui qu'il connaît. Le jeu sur les sons, tantôt livrant des silences profonds, tantôt éclatants, nous invitent à nous plonger dans l'ambiance voulue par cet « écrivain de plateaux ». Même les mouvements sont comme une danse que les acteurs effectuent.

*La Réunification des deux Corées*, sa dernière création, datant de 2012, a



beaucoup surpris par son réalisme. Ces quelques fragments capturés entre les regards bifrontaux des spectateurs, sur une scène semblable à un long fleuve qui coule ou une vallée entre deux montagnes de spectateurs, ces fragments parlaient de la vie avec une justesse inouïe. Les fragments réunis en une mosaïque par un thème commun, l'amour sous toutes ses formes, étaient liés et séparés par les effets scéniques qui composaient la pièce autant que le font les mots.

Le « réveil » de trois de ses pièces les plus célèbres, *Au monde*, *Les*

*Marchands* et *La Grande et Fabuleuse Histoire du commerce*, a permis au dramaturge de les faire revivre et aux spectateurs de découvrir ou redécouvrir des moments de théâtre extraordinaires. *Au monde*, créée en 2004, nous entraîne au sein d'une famille dirigée par un vieux patriarche sénile. Cette famille en huis clos affronte ses contradictions, et ses discours plongent le spectateur dans une réflexion existentielle.

Ce questionnement revient dans toutes les pièces de Pommerat. Peut-être est-ce pour cela que l'œuvre de Pommerat recèle une magie certaine qui explique le succès qu'elle connaît aujourd'hui : ayant conquis la scène française, voire la scène internationale puisque *Cendrillon* s'envolera bientôt pour New York. Peut-être pour autre chose. Toujours est-il qu'on ne peut pas passer à côté de ce nom qui a envahi le théâtre.

Si l'envie vous en prend, *La Grande et Fabuleuse Histoire du commerce* est reprise par les acteurs originels dans la même mise en scène au Théâtre des Bouffes du Nord jusqu'au 16 novembre. De plus les pièces de Pommerat sont régulièrement jouées dans de nombreux théâtres, vous n'aurez donc aucun mal à en voir une.

EF

## CAMILLE ET PAUL CLAUDEL : VIOLENCE ET DÉMESURE, FORCE ET LUMIÈRE

Je suis au musée Rodin. C'est l'hiver, il y a de la neige dans les jardins, recouvrant le bronze et le marbre. Dans la chaleur du pavillon, les statues exposées laissent découvrir le mouvement de leurs chairs, l'incroyable présence de ces formes, je pense « la vie même » – et chaque muscle vibre, ces os apparents, des corps brisés, suppliciés, damnés, abandonnés. J'entre dans la salle. La salle Camille Claudel. Camille, l'inconnue, misérable folle, l'*Implorante-Amoureuse*. Bien sûr, Adjani lui a prêté ses traits, dans le film *Camille Claudel* sorti en 1988, pour lequel elle a obtenu un César ; et d'aliénée oubliée dans des « maisons de santé » (ou maisons de fous comme elle les nomme), Camille est devenue ce personnage au destin tragique, romancé, romantique. Mais ça, je ne le sais plus, j'oublie les livres, les biographies croisées (avec Rodin, avec Paul), les traités psychologiques.

Camille, son visage grave. D'abord son art, ses mains incomparables qui façonnent, sa *Vague* en onyx, son *Sakountala* de marbre. On pleure devant des visages exténués, des figures ténébreuses, les saillies des rides, des veines, des os. Devant son *Giganti* révolutionnaire, tout de bronze. Et devant sa *Valée* : sa Superbe. Face à cette matière froide, modelée de ses mains, le miracle est profondément sensuel. C'est que Camille est une « bête sauvage tant qu'elle n'a pas confiance », comme l'écrit son premier « maître », Alfred Boucher ; puis Rodin de se pâmer : Camille, « la divinité malfaisante que j'aime avec fureur ». Debussy, lui aussi, confiera : « J'ai laissé beaucoup de moi accroché à ces ronces. » Mais Camille, l'Impossible, l'Indomptable, c'est aussi la douce fragilité des corps enlacés qu'elle sculpte amoureuxment : douceur incomparable de ses *Valseurs*, fragilité de ses *Causeuses*, tendresse des retrouvailles de la belle Sakountala et de son prince Dushyanta, agenouillé devant son amour. *Clotho*, plâtre terrible représentant cette Parque meurtrière, la douleur, la misère de vivre aussi bien. Et ce personnage effroyable dont les côtes décharnées, les seins pendants sont l'image même de la lutte, du combat. Camille écorchée écrit : « Il y a toujours quelque chose d'absent qui me tourmente. » Camille c'est l'enfant féroce qui naît de flancs ayant peu avant donné la mort. Sa mère est aussi l'Éplorée, l'Inconsolable, victime de Clotho : elle ne se remettra jamais de la mort à

quinze jours de son premier-né, son fils Charles-Henri – frère-fantôme de Camille.

Camille, vive, déterminée, têtue, méchante, dure, désirable, désirée. Elle est belle, cette « superbe jeune fille », au « front superbe surplombant des yeux magnifiques », comme en témoignent les mots de son frère Paul dans *Ma sœur Camille*. C'est la figure d'Ysé dans le *Partage de midi* du même Paul Claudel, son « petit Paul », petit frère talentueux, adoré et soumis. Camille

a l'envergure d'une héroïne de tragédie. Ysé est aimée de tous, elle trompe, elle aime aussi, furieusement. Elle rit, elle est grande, imposante, ses mots sont forts et sa vie douloureuse.

« Comme tout était salé ! Un de ces ciels méchants, ravagés, comme je les aime. Et la mer, comme elle sautait sur nous, la païenne ! Voilà une mer ! »

Chacune de ses phrases est ponctuée d'une exclamation. Son corps se dévoile aussi bien que ses Rodin aux chairs dénudées, tellement vivants qu'ils en deviennent immortels, comme la figure même de



Camille Claudel, *Mon frère ou Jeune Romain*, 1884-1887

Camille sculptée par ses mains dévouées, amoureuses. Son corps est adorable, vénérable :

« Je vous ai saisie ! et je tiens votre corps même entre mes bras, et vous ne me faites pas de résistance, et j'entends dans mes entrailles votre cœur qui bat ! Il est vrai que vous n'êtes qu'une femme, mais moi je ne suis qu'un homme », s'émeut Mesa, cet amant triste dont elle aura un enfant : « Tu es radieuse et splendide ! tu es belle comme le jeune Apollon ! Tu es droite comme une colonne ! tu es claire comme le soleil levant !... »

Paul Claudel épuise la matière, il la travaille, lui donne cette forme éblouissante, rapide, dure, passionnée. Ses mots sont matière, ils sont à dire, à hurler, à porter en soi comme au-dehors. Le courant, l'orage qui emportent tout à chacune de ses phrases balayent d'une même violence la vie et la mort, tout ce qui reste de simplement humain. Sa voix immense que l'on entend sourdre entre les lignes dévaste les espaces, agrandit les mondes, déterre, frappe, enveloppe de ses voiles déchaînés des corps entravés, désespérés, mourants. Mesa éclate : « Ne soyez pas une folle. » La folie les tient, ces personnages égarés et excessifs. La folie de Paul, c'est son mysticisme. La folie de Camille, son génie, ses blessures. Et dans leurs œuvres, la folie est cet élan désespéré vers la lumière. Les corps qui se cherchent, enfin

réunis, leur danse infinie, leur chant du cygne – mais la douceur d'un mot, d'une pause tendre : déchirée par le souffle violent, par le coup sur le marbre. Ô le goût de mort de leurs amours passionnelles, invincibles, profondément noires et sans avenir. Ainsi dans le *Partage de midi* : « Ô je n'en puis plus, et c'en est trop, et il ne fallait pas que je te rencontre, et tu m'aimes donc, et tu es à moi, et mon pauvre cœur cède et crève ! » s'écrit Mesa. « Je suis triste, Mesa. Je suis triste, je suis pleine ; Pleine d'amour. Je suis triste, je suis heureuse », semble lui répondre Ysé. Ce sont également les amours mortes de Camille et de Paul, eux qui se ressemblent tant – elle pour Rodin, lui pour la belle et frivole Rosalie Vetch. L'émotion qui monte en moi à la lecture d'une page, à la vue d'un marbre, est la même. Je me sens incroyablement vivante, en proie à cette vie qui ronge, illuminée de cette lumière rouge et blanche du soleil noir et brûlant des plus beaux poèmes de Baudelaire :  
« Usant à l'envie leur chaleur dernière / Nos deux corps seront deux vastes flambeaux, / Qui réfléchiront

leurs doubles lumières / Dans nos deux esprits, ces miroirs jumeaux. »

Je me sens brisée, mais terriblement libre. J'aime cet art, ces figures aux yeux fous, aux lèvres contractées ou béates. Cet art brillant qui unit Paul et Camille, figures sacrées, emportées par la colère, aux regards froids ou terribles. J'adore Camille, « femme de génie » (Mirabeau). Je hais Paul, le consul arrogant. Mais ces sentiments aussi passionnés et profonds l'un que l'autre se rejoignent et se confondent. Leur histoire est bien connue, l'indigence de Camille, l'abandon de Paul. Cependant, leur lien est aussi dur et violent qu'un marbre blanc. Et s'ils n'ont jamais cessé de témoigner une admiration sans borne l'un pour l'autre, c'est aussi que leurs œuvres se reflètent, s'éclairent, se révèlent à la lumière de ces deux vies qui se sont mêlées, qui ont versé l'une en l'autre – et qui ont nourri cet art génial et tragique, juste à la limite du dicible, dans cet espace intemporel, informe et impalpable qui touche au sublime et qui mène à l'extase. VA

## QUI EST LE JOUEUR D'ÉCHECS ?

Échec et mat.

Après avoir fui l'Autriche annexée par les nazis et le blitz londonien, Stefan Zweig, désespéré de son époque, se suicide le 22 février 1942. Pourtant, il nous a laissé une dernière nouvelle publiée à titre posthume : *Le Joueur d'échecs*. Mais ce fameux joueur, qui peut-il être ? Le jeune champion Mirko Czentovic ? Révélé par le curé de son petit village yougoslave, il gravit rapidement les échelons de la renommée et de la réussite. C'est cependant un vrai âne que ce prodige, incapable d'apprendre correctement à lire et à écrire, fuyant interviews et conversations... Mais il possède cette intelligence surnaturelle qui lui permet de gagner tous les défis. Sa force réside dans l'activité de son esprit, qui fonctionne comme une machine.

L'énigmatique monsieur B. ? Grâce à son intervention au cours d'une partie contre Mirko, des amateurs parviennent à faire match nul. C'est un homme surdoué, mais au passé trouble... Comment aurait-il pu apprendre à si bien jouer aux échecs, lui qui déclare n'avoir pas touché un échiquier depuis plus de vingt-cinq ans ? Comment cet ancien prisonnier des nazis s'entraînait-il au jeu dans une chambre vide ? « Aucune chose n'opprime davantage l'âme humaine que le néant »...

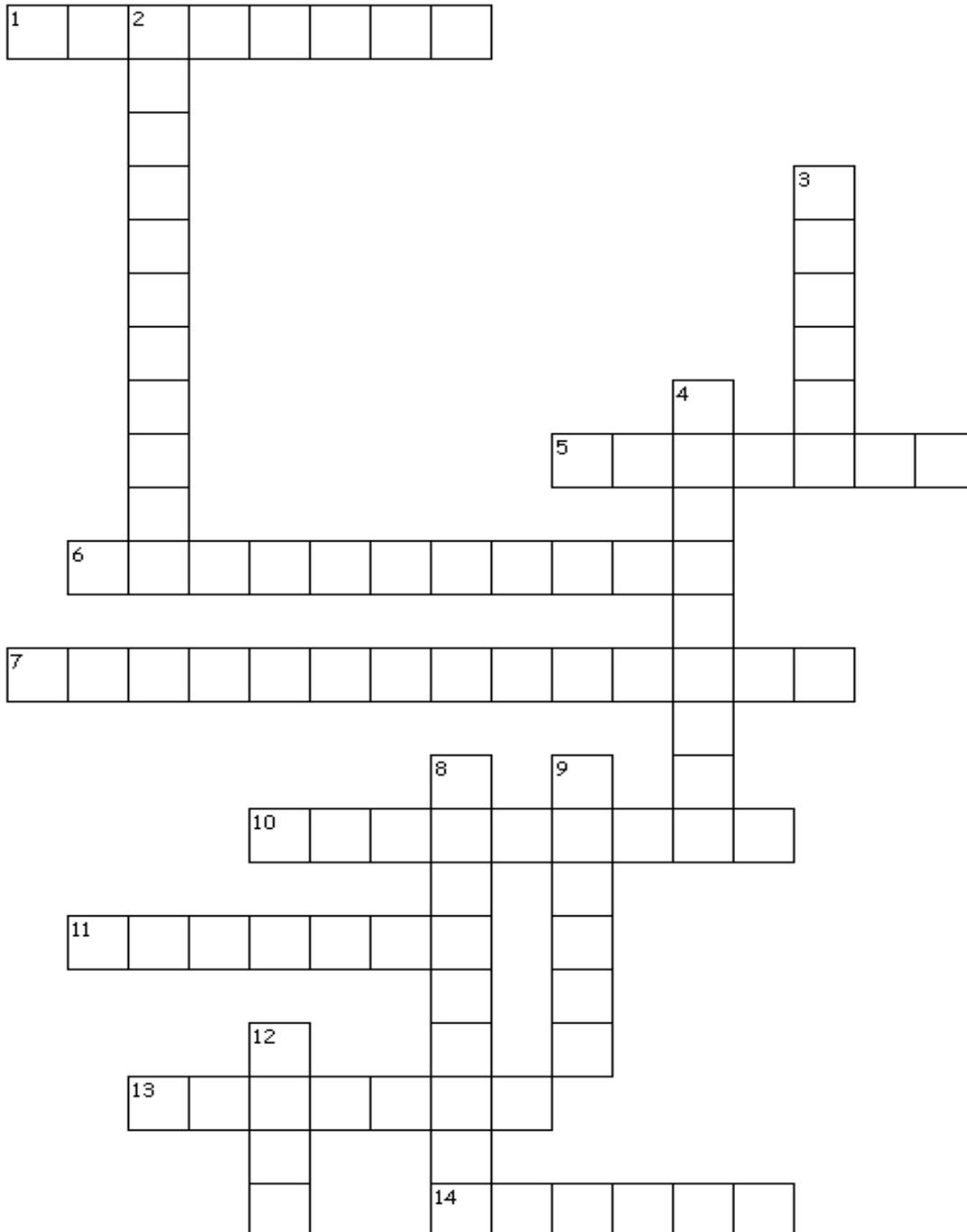
Contrairement à son adversaire, il se place du côté de l'imagination, et possède la capacité de pouvoir se représenter mentalement un plateau de jeu. Ces deux figures emblématiques présentent les échecs comme le carrefour entre les mathématiques, l'architecture et l'imagination. Une forme d'art éphémère.

Enfin... se pourrait-il que le joueur soit le narrateur lui-même ? Stratège, il ne se fait joueur que pour appâter ces deux phénomènes psychologiques. Il est aussi prêt à les écouter, et soutient monsieur B. lors du récit de son calvaire. En cela c'est le double de l'écrivain, un féru de psychanalyse qui prononça l'éloge funèbre de Freud, mais également un humaniste qui place la dignité de l'homme du côté des valeurs morales et culturelles.

C'est aussi une victime du nazisme : ses livres sont brûlés lors d'autodafés ou subissent des purges dans les milieux littéraires. Pacifiste, Zweig fuit sa terre natale... La suite, vous la connaissez.

Trois personnages déroutants et surhumains, que seuls réunissent le pont d'un navire et un plateau de jeu... mais encore le désir d'atteindre l'absolu, se risquer à devenir fou. Car « plus un esprit se limite, plus il touche à l'infini ». Ce n'est pas un simple jeu de société. Ainsi, l'angoisse de perdre peut métamorphoser le joueur le plus doux et le plus aimable... en une brute dominée par ses pulsions. Une schizophrénie désirée ? DT

## AMUSEZ-VOUS!

**Horizontal**

1. Nom du lycée de 1804 à 1815
5. Lieu de villégiature
6. Où les grandes tables grincent
7. Seulement à flanc de colline
10. Notre galerie des Glaces
11. Éternel cerbère de la cantine
13. Sous son blanc mouchoir, elle menace de choir
14. Là où se pose la colombe

**Vertical**

2. Cauchemar architectural persistant
3. Son buste trône entre nos murs
4. Prénom de l'actuelle reine des Chartes
8. Honteux meurtrier, à poil provocateur
9. « Tas d'imbéciles ! »
12. « Aujourd'hui vous êtes camé, Léon »

## QU'UN LIVRE SOIT LA HACHE

Pourquoi lisez-vous des livres ? Sans doute, d'une manière ou d'une autre, pour être heureux. C'est en tout cas ce que je répondrais, et c'est aussi ce qu'Oskar Pollak écrit à son ami Franz Kafka en 1904. Kafka répond : un livre ne doit pas nous rendre heureux, mais malheureux. « Il faut qu'un livre soit la hache pour la mer gelée qui est en nous. » Comme un suicide, ajoute-t-il. Le but de la littérature est le malheur. Des livres qui nous rendent heureux ne servent à rien : nous pourrions les écrire nous-mêmes. Les *vrais* livres doivent faire mal, nous donner « un coup sur le crâne » et nous plonger dans la détresse.

Un livre doit faire mal. Comme de voir mourir un être cher, comme d'être seul, abandonné des hommes. Comme un suicide. Mais pourquoi la hache ? Pourquoi, surtout, la mer gelée au cœur des hommes ? Peut-être pour les lecteurs engourdis de bonheur, habitués à glisser paisiblement dans un charmant paysage enneigé où les seuls accidents seraient des chutes légères et amorties par la neige – *plus de peur que de mal* –, ces lecteurs qui ne connaîtront jamais rien de la vraie puissance d'un livre si personne ne les sort de ce monde feutré où les vrais cris de désespoir sont étouffés, et où seuls les rires surnagent un peu. Une seule solution : frapper dans le tas à la hache, faire craquer la glace sous ces patineurs emmitoufflés, et leur montrer comme on se sent vivant quand l'eau gelée vous écrase la peau et la poitrine et vous arrache des cris comprimés dans la stabilité glaciale d'une atmosphère où tout est maintenu à distance respectueuse.

La vraie littérature, la grande littérature, qui nous remplira l'âme des flots infinis des océans en débâcle, la grande littérature ne peut qu'être violente. Sans cette violence, sans les coups de hache frappés jusqu'à en vomir, le livre ne pénétrera pas la couche de glace dans notre boîte crânienne, il ne pourra venir s'y loger, avec dans la banquise regelée la cicatrice de la crevasse qu'il aura ouverte sur son passage. Il faudrait pouvoir mourir en refermant le livre, il faudrait que la vie, privée ou débordée de sens, éclate sous la pression d'un univers de mots, il faut en nous une débâcle.

Pourquoi peinons-nous à être heureux, dans l'aisance matérielle de notre époque ? L'habitude. L'habitude nous fait oublier le goût des choses. Abstenez-vous de boire toute une journée d'été : la première gorgée d'eau simple et pure sera un réel *bonheur* ; buvez cette même gorgée au frais dans le confort de votre salon : peut-être vous dégoûtera-t-elle même. L'habitude fait douloureusement chuter la température en nous : les feux des premières heures tiédissent et gèlent, et c'est alors comme de consommer un plat froid, devenu insipide, au pire vomitif.

Il faut la hache pour nous guérir de cet intolérable engourdissement des sens.

JB

## TABLE DES MATIÈRES

Éditorial	2
Dans les coulisses du lycée	3
Les Nations unies parlent à Henri IV	4
Bouffetard	5
Bienvenue en (wa)terre inconnue	5
Lycéens, faites le bon choix!	6
Le club WHAD	7
Un alchimiste à Paris	8
Petit mémo des comètes	10
L'Albanie ou l'idée de progrès	11
Chroniques italiennes	12
Through the never	14
Poliakoff	15
Le nu masculin à Orsay	16
Valloton	17
L'incroyable vie d'Adèle	18
Le coin(coin) de Piatch et Molide	19
Blue(s) Jasmine : Woody Allen revient aux États-Unis	22
Entrevue avec Nicolas Lormeau	23
Les acteurs ont perdu un être cher	24
Pommerat, magicien du théâtre	25
Camille et Paul Claudel : violence et démesure, force et lumière	26
Qui est le joueur d'échecs ?	27
Amusez-vous!	28
Qu'un livre soit la hache	29
Éditorial (de fin)	31

## ÉDITORIAL (de fin)

Un édito de fin. L'idée a surgi après quatre heures de mise en page, lorsque les esprits se torturaient pour savoir comment et avec quoi clore ce premier numéro de *The Fool On The Hill* en cette période scolaire 2013-2014. C'est finalement à moi qu'a incombé cette tâche. Tâche plus compliquée qu'il n'y paraît en vérité. Un édito de fin, c'est la dernière impression laissée par le journal, et je ne voulais pas gâcher le dur travail des rédacteurs. Travail qui pour certains articles s'est couplé de recherches et d'approfondissements ayant duré un certain temps. Alors, non, vraiment je n'y tenais pas. Je tiens à ma tranquillité.

Que peut-on écrire dans un édito de fin? On résume le journal? Au début, cela paraissait une bonne idée, approuvée par tous, mais comment résumer en quelques lignes la diversité des articles et leur contenu, alors que tous les genres et registres se mêlent et s'entremêlent dans ce numéro? Comment relier Flamel à Chéreau? Les toilettes du lycée à Demy? Et puis surtout, à quoi bon? Résumer un journal que vous avez déjà lu n'a pas beaucoup d'intérêt. C'est votre mémoire qui se charge de retenir ce qui est important. Je ne vais pas faire le travail de votre mémoire.

Sinon, il y avait l'option « raconter ce qu'il y aura dans le prochain numéro ». Soit. Mais justement, il y aura quoi dans le prochain numéro? Même si certains articles auront une suite dans le journal de janvier, même si certains rédacteurs nous ont déjà fait l'annonce de leurs prochaines recherches, de quoi sera composé le prochain numéro est aujourd'hui en grande partie un mystère. Un mystère que vous pouvez dévoiler en partie de votre côté car, ne l'oublions pas, ce journal est votre journal, écrit par vous et qui traite d'une certaine manière de sujets qui vous tiennent à cœur. Alors si vous sentez votre créativité se réveiller, ou si vos plumes aiguisées griffent déjà le papier frénétiquement, n'hésitez pas à nous montrer vos œuvres! Nous espérons que vous avez été intéressé par ce qui a été écrit, bien que nous soyons conscients qu'il est compliqué de faire l'unanimité au tout début. Il a fallu réinsuffler une dynamique perdue pendant deux mois de vacances, s'acharner pour réunir des articles et obtenir un ensemble cohérent. Nous savons que ce numéro n'est pas parfait, loin de là, mais nous en sommes tout de même fiers. Voilà. Et nous tenons à remercier toutes celles et tous ceux qui y ont participé. L'esprit scientifique a toutefois été négligé et nous nous en excusons. Ne vous inquiétez pas, nous ferons mieux la prochaine fois. Nous vous avons déjà proposé dans ce numéro un magnifique article sur les comètes, alors soyez heureux! En attendant n'oubliez pas ce que fredonnaient les Beatles : « The fool on the hill sees the sun going down and the eyes in his head see the sun spinning 'round. »

Et moi je vous retrouve au prochain numéro.

Camille Pimont

## **RÉDACTEUR EN CHEF**

Corten Pérez Houis

## **RÉDACTEURS EN CHEF ADJOINTS**

Augustin Lion

Camille Pimont

## **RÉDACTEURS**

Valentine Auvinet

Jules Buffet

Madeleine Chauvard

Ruben Chomand

Cassandre Contré

Alexandre De Bigaut du Granrut

Pia Fouladoux

Elise Fournel

Shan Grémion

Emily Hepher

Maya Kucinskas

Constance Lapeyre

Basile Malandain

Gabriel Meshkinfam

Aurélie Nguyen

Juliette Piketty

Diane Teneroni

Mariette Thom

Sara Valeri

Iris Vezyroglou

## **DESSINS ET LOGO**

Jade Bénéï

Ana Candelier

Shan Grémion

Gauthier Kriaa

Pauline Mouchet

Helena Roux

**Tous les bénéfices seront reversés intégralement au  
Foyer socio-éducatif qui gère les activités du lycée (l'atelier théâtre,  
le club d'échecs et de stratégies ou encore l'atelier SVT-Philo).**

Nous tenons à remercier l'administration du lycée, M<sup>me</sup> Besnard, M<sup>me</sup> Prieur, le CVL  
et, tout particulièrement, Julie Houis.

Tu as envie de participer au journal ? Tu veux rejoindre l'équipe de *The Fool On The Hill* ?  
Des idées, des remarques à nous soumettre ? Une passion à partager ? Contacte-nous par Facebook  
sur la page *The Fool On The Hill* ou par mail : [tfoth.hiv@gmail.com](mailto:tfoth.hiv@gmail.com)  
Retrouve-nous également sur notre site : <http://tfothhiv.wix.com/tfoth>